

# MINUIT TUE LES RÊVEURS

*Luna M.*



# Minuit tue les rêveurs

*Par Luna M.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Offrande de Soie	4
Chapitre 2 : Le Verger des Murmures Explosifs	8
Chapitre 3 : L'Entrée en Nacre	13
Chapitre 4 : La Valse des Poumons de Cristal	17
Chapitre 5 : L'Horlogerie sous la Peau	22
Chapitre 6 : Le Miroir aux Âmes Orphelines	27
Chapitre 7 : Le Festin des Lèvres Cousues	32
Chapitre 8 : La Mécanique de la Trahison	37
Chapitre 9 : Le Sang des Ronces de Fer	42
Chapitre 10 : Le Secret de la Reine	46
Chapitre 11 : L'Heure de la Citrouille-Cœur	50
Chapitre 12 : Le Dernier Pas de Danse	55
Chapitre 13 : L'Aube des Écorchés	59

# Chapitre 1

## L'Offrande de Soie

Les Portes de Nacre ne pivotaient pas sur des charnières de fer, mais sur des gémissements de marée et des soupirs d'ivoire ancien. Elles se dressaient devant Elara comme deux paupières monumentales, injectées de veines d'opale, barrant l'accès au Royaume où le temps se distille en nectar de lune. L'air, saturé d'une poussière d'étoile aussi fine que du verre pilé, scintillait d'une lueur d'agonie céleste, s'infiltrant dans les poumons comme une promesse de cristallisation. Chaque inspiration était une danse sur le fil d'un rasoir d'argent ; respirer trop goulûment revenait à inviter l'hiver éternel à prendre racine dans ses bronches.

Au seuil de ce sanctuaire de splendeurs vénéneuses attendait la Sentinelle des Ronces. Ce n'était pas un être de chair, mais une architecture de lianes sombres et d'épines d'obsidienne, tressées en une silhouette qui imitait vaguement la noblesse humaine. De ses articulations végétales suintait une sève épaisse, un sang de chlorophylle noire qui sentait la terre mouillée et le regret. La Sentinelle ne possédait pas de visage, seulement un masque de nacre lisse où flottait le reflet déformé d'Elara : une poupée de porcelaine fêlée, drapée dans des bandeaux de soie qui emprisonnaient les fantômes de ses anciens sacrifices.

Elara avança, ses cheveux de lait tourné flottant derrière elle comme une traîne de brume. Ses yeux, de la couleur d'un orage qui hésite à éclater, fixèrent l'absence de regard du gardien. Pour franchir ce seuil, la volonté ne suffisait pas ; il fallait s'alléger du poids de l'humain, morceau par morceau.

« Le péage de la chair est ouvert, voyageuse », murmura la Sentinelle, sa voix évoquant le froissement de feuilles mortes sous un linceul de givre. « Pour fouler le

tapis de soufre et de pétales du Jardin des Détonations, pour que les racines ne s'abreuvent pas de ton haleine, tu dois offrir l'écho de ta peau. »

Elara ne frémit pas. Elle connaissait le mécanisme des miracles. On ne recevait rien dans le Royaume de Nacre sans un démembrement de l'âme ou des sens. Elle tendit ses mains, dont les doigts effilés tremblaient imperceptiblement. La soie des bandages qui enveloppaient ses bras semblait palpiter, consciente de l'imminence de la perte.

« Je donne mon toucher », dit-elle, et sa voix résonna comme une cloche de cristal frappée dans le vide. « Que le monde me devienne une image sans substance, que la caresse me soit étrangère et la blessure, un secret que mon corps garde pour lui seul. »

La Sentinelle des Ronces s'anima avec une lenteur onirique. Une liane, fine comme un cheveu de fée mais tranchante comme un scalpel de lumière, s'enroula autour du poignet d'Elara. Les épines ne percèrent pas la peau ; elles burent l'idée même de la sensation. Ce fut un froid absolu, une éclipse sensorielle qui remonta le long de ses bras, balayant la tiédeur de l'air, le poids de ses vêtements, la rugosité du sol sous ses pieds.

Soudain, le monde bascula dans une dimension de pure abstraction visuelle. Elara sentit son lien physique avec l'univers s'effiloche. Elle voyait encore ses pieds fouler le nacre du seuil, mais elle ne sentait plus la résistance du minéral. Elle était une plume de marbre flottant dans un vide chromatique. La douleur, cette vieille compagne qui l'escortait depuis les ronces de son enfance, s'évapora comme une rosée acide sous un soleil de minuit. Elle était désormais une spectatrice enfermée dans la cage de ses propres yeux, une conscience sans épiderme.

La Sentinelle se rétracta, ses ronces vibrant d'un plaisir végétal, gorgées de la sensibilité volée. Les portes s'entrouvrirent avec un fracas de vagues de soie, révélant les profondeurs du Jardin des Détonations.

Elara franchit le seuil. Sa première marche fut une épreuve de vertige. Sans le retour haptique du sol, elle dut réapprendre à marcher par la seule force de sa vision, calculant chaque foulée comme un géomètre de l'irréel. Le jardin s'étendait devant elle, une jungle de couleurs si violentes qu'elles semblaient hurler à l'esprit. Des fleurs de verre aux pétales de vitrail s'ouvraient dans un cliquetis mélodieux, libérant des parfums qui n'étaient plus des odeurs, mais des visions de forêts incendiées et de mers de mercure.

Au-dessus de sa tête, le ciel était d'un indigo profond, piqué de météores qui ne tombaient jamais, suspendus par des fils de gravité capricieuse. La poussière d'étoile flottait ici en nuages denses, des bancs de lucioles de silicate qui tourbillonnaient autour des arbres dont l'écorce était faite de miroirs ternis.

Partout, le danger fleurissait avec une élégance obscène. Des citrouilles monstrueuses, d'un orange brûlé, gonflaient et palpitaient au rythme d'un cœur souterrain. Elles n'étaient pas des fruits, mais des pièces d'artillerie organiques. De temps à autre, l'une d'elles éclatait dans une détonation sourde, projetant des nuées de graines de rubis qui s'enfonçaient dans le tronc des saules pleureurs dont les feuilles étaient des lames d'argent. Une pluie de braises froides descendait des branches, mais Elara ne sentait pas leur morsure sur ses épaules nues. Elle voyait les étincelles rebondir sur sa peau de porcelaine, de petits éclats de lumière qui auraient dû la brûler jusqu'à l'os, mais qui ne glissaient sur elle que comme des perles de pluie sur une statue.

Elle avança plus profondément sous la canopée de corail. À sa gauche, une fontaine de mercure liquide projetait des jets qui se figeaient en formes de cygnes avant de s'effondrer dans un murmure métallique. Des fées aux silhouettes filiformes, leurs lèvres scellées par des fils d'argent tressés, glissaient entre les ronces. Leurs ailes étaient des membranes de libellules imprégnées de venin arc-en-ciel. Elles la fixaient avec des yeux sans pupilles, leurs regards pesant sur elle comme des pierres

précieuses, mais Elara restait insensible à la pression de leur curiosité maléfique. Elle était une ombre parmi les ombres, une voyageuse de soie dont le pas ne réveillait pas les échos du sol.

L'Orchestre Sans Visage, dissimulé derrière un rideau de glycines de fer, commença à jouer. Les notes n'atteignaient pas seulement ses oreilles ; elles vibraient dans sa cage thoracique comme des coups de poignard de velours. C'était une mélodie faite de sanglots de violoncelles et de cris de flûtes d'os, une musique qui accélérât le pouls pour mieux épuiser la vie.

Elara regarda ses mains. Elles étaient pâles, presque transparentes sous la lueur des lampions suspendus aux branches de corbeaux pétrifiés. Elle savait que ses doigts pouvaient se briser contre une pierre ou être dévorés par les fleurs carnassières qui bordaient le sentier, et elle ne s'en apercevrait que par la vue de sa propre sève s'écoulant sur le sol de nacre. C'était là le prix de sa survie dans ce bal de l'atroce : devenir un fantôme pour ne pas être une victime.

Devant elle, au bout d'une allée bordée de statues qui pleuraient de l'or pur, se dressait le Château de Nacre, une forteresse de dentelle de pierre suspendue entre le rêve et l'abîme. Le Grand Bal des Ronces n'en était qu'à son premier soupir, et déjà, Elara avait abandonné la moitié de ce qui la rendait vivante. Elle serra les pans de sa robe de bandages, un geste qu'elle vit dans le miroir d'un tronc d'arbre mais qu'elle ne ressentit pas, et s'enfonça dans la splendeur vénéneuse du jardin, guidée par la seule lueur d'un espoir aussi tranchant qu'un éclat de lune.

# Chapitre 2

## Le Verger des Murmures Explosifs

L'herbe, une mer de lames de cristal figées dans un élan de ferveur, crissait sous les pieds d'Elara sans qu'elle n'en perçoive le baiser tranchant. Chaque pas qu'elle posait sur le sol de nacre était une promesse de sang, mais pour ses sens éteints, ce n'était qu'une image muette, un film de soie se déchirant sous un regard d'obsidienne. Elle s'enfonça sous la canopée du Verger des Murmures Explosifs, là où les arbres, semblables à des veines de mercure s'élevant vers un ciel de velours meurtri, portaient des fruits qui n'avaient de doux que l'apparence. L'air y était épais, saturé d'une poussière d'étoile si dense qu'elle scintillait dans ses poumons à chaque inspiration, une lente cristallisation de l'être, un givre interne qui transformait le souffle en une poignée de diamants brisés.

Autour d'elle, le jardin respirait. Ce n'était pas le soupir paisible d'une terre endormie, mais le halètement d'une bête aux aguets, tapie sous des couches de mousse phosphorescente. Les citrouilles, orbes monstrueux d'un orange brûlé par des soleils anciens, pendaient aux branches ou gisaient dans la boue d'argent, leurs écorces palpitant comme des cœurs mis à nu. Elles n'étaient pas de simples fruits, mais des urnes de foudre organique, attendant le moindre déséquilibre chromatique pour libérer leur tonnerre.

Un craquement, plus ténu qu'un cil tombant sur un miroir, déchira le silence. Elara ne sentit pas la vibration du sol, mais elle vit l'onde de choc courir sur la surface de l'étang de mercure voisin, une ride circulaire d'une perfection terrifiante. À ses pieds, une citrouille dont la peau était parsemée de runes de sève se fissura. En un instant, le monde ne fut plus que lumière.

L'explosion ne fut pas un fracas vulgaire, mais un chant de cristal brisé, une symphonie chromatique qui projeta des éclats de pulpe incandescente dans l'atmosphère de nacre. Elara fut soulevée par un souffle d'ambre, son corps de porcelaine fêlée décrivant une trajectoire de plume dans cet air devenu feu. Elle vit sa robe de bandages s'effiloche, les soies se transformant en papillons de cendres, mais la douleur resta une étrangère, une rumeur lointaine dont elle n'avait plus la clé. Elle retomba lourdement sur un lit de fleurs carnassières qui refermèrent leurs pétales de velours sur ses membres, cherchant une chaleur qu'elle ne possédait plus.

« La fleur qui boit le vent ne doit jamais crier, car le silence est l'encre où les ombres vont se noyer. »

La voix était un froissement de parchemin ancien, une mélodie de feuilles mortes dansant sur un tombeau. Elara redressa la tête, ses yeux d'orage balayant le sous-bois iridescent. Silhouette de brume et d'épines, un homme se tenait là, accroupi sur une racine de corail noir. Malachie. Ses vêtements semblaient tissés de toiles d'araignées givrées, et ses doigts, longs et effilés comme des aiguilles de glace, jouaient avec une petite flûte d'os.

Il ne la regardait pas, mais observait une autre citrouille qui gonflait à quelques pas de lui, sa peau devenant d'un bleu électrique, signe d'une détonation imminente.

« Tu marches avec la grâce d'un éboulement de pierres précieuses, étrange voyageuse, murmura Malachie sans quitter le fruit du regard. Le Verger n'aime pas ceux qui piétinent son silence sans lui offrir de rime. Ici, chaque pas est un vers, et chaque erreur de métrique est une oraison funèbre. »

Elara se dégagea des fleurs qui, déçues par sa froideur de marbre, laissaient glisser leurs sucres acides sur ses bras sans qu'elle n'en tressaille. Elle se leva, ses cheveux de lait tourné flottant autour de son visage comme une aura de détresse.

« Je n'ai plus de rimes à offrir, dit-elle, sa voix sonnait comme le tintement d'un métal froid. J'ai déjà donné mon sens du toucher pour franchir le premier seuil. Je ne suis plus qu'un écho qui cherche sa source. »

Malachie tourna enfin son visage vers elle. Ses yeux étaient des puits de vide où dansaient des étincelles de phosphore. Il esquissa un sourire qui ne toucha pas ses lèvres.

« Alors tu es parfaite pour ce lieu, car seuls les fantômes savent danser sur les mines sans réveiller le sommeil des racines. Mais prends garde, l'Affamée de Lumière. Le poison d'étoile ne pardonne pas l'arythmie. Écoute le pouls du verger. »

Il porta sa flûte à ses lèvres et en tira une note si pure, si cristalline, qu'elle sembla figer la poussière d'étoile en suspension. Autour d'eux, les citrouilles pulsantes s'apaisèrent, leurs couleurs virant au gris de cendre.

« Pour avancer, tu dois réciter le Chant des Cicatrices de la Terre, expliqua-t-il en s'avançant vers elle avec une fluidité de serpent d'eau. Chaque strophe est une clé. Si tes mots ne sont pas de la soie, le verger fera de toi son engrais de lumière. »

Il lui tendit une main qu'elle ne put sentir lorsqu'il la saisit, mais elle vit la pression de ses doigts sur ses bandages. Ensemble, ils s'engagèrent dans le dédale des murmures explosifs. Malachie chuchotait des mots anciens, des rimes dont les sonorités semblaient courber les branches et apaiser les fureurs souterraines.

« Sous l'écorce de lune, le soufre repose, commença-t-il, attendant qu'elle poursuive la mélodie mortelle. »

« Et dans le cœur du fruit, la foudre se clôt, répondit Elara, sa voix se mêlant à la sienne dans une harmonie de verre et d'ombre. »

Ils passèrent sous une voûte de lianes qui transpiraient un nectar d'or, chaque goutte étant une larme de feu capable de dissoudre la pensée. Elara voyait les gouttelettes tomber à quelques millimètres de sa peau, des perles de soleil liquide qui s'écrasaient sur le sol dans un grésillement de colère. Elle avançait comme une somnambule dans un palais de miroirs brisés, consciente que la moindre expiration trop forte, le moindre mot mal prononcé, transformerait ce jardin d'émerveillement en un brasier d'étoiles.

Malachie s'arrêta devant un immense arbre dont les racines s'entremêlaient pour former une bouche béante, une grotte de bois et de mousse où des milliers de lucioles aux ailes de rasoir tournoyaient.

« Voici le gosier du Verger, dit-il. Le dernier vers doit être dit sans trembler, car ici, le silence est un carnivore. »

Il recula, la laissant seule face à l'obscurité palpitante de l'arbre-monstre. Elara sentit la poussière d'étoile peser dans ses poumons, une armure de cristal qui la rendait de plus en plus lourde, de plus en plus étrangère à la fluidité de la vie. Elle regarda ses mains, ces outils de porcelaine qui ne ressentaient plus la caresse du vent ni la morsure du froid. Elle comprit alors que le Verger n'exigeait pas seulement des mots, mais une vérité.

Elle s'approcha de la bouche de racines, là où une citrouille colossale, de la taille d'un carrosse de nacre, vibrait d'une lueur d'un rouge sanglant. Le fruit semblait prêt à dévorer l'espace lui-même dans une déflagration finale.

Elara posa son front contre l'écorce froide, une sensation qu'elle devina plus qu'elle ne perçut. Elle ferma les yeux d'orage et laissa les mots monter de ses entrailles, là où les souvenirs de ses caresses passées brûlaient encore comme des braises sous la neige.

« Que le feu soit ma peau puisque je ne sens plus l'ombre, murmura-t-elle, et que mon

dernier souffle soit le ruban qui lie le rêve au décombre. »

Le Verger retint sa respiration. Pendant un instant éternel, la poussière d'étoile cessa de flotter, les citrouilles s'éteignirent comme des lampions soufflés par un vent d'outre-monde, et le silence devint une substance palpable, un linceul de nacre enveloppant la réalité.

Puis, dans un frisson de feuilles de cristal, le passage s'ouvrit. Les racines s'écartèrent avec le bruit d'un coffre ancien que l'on déverrouille, révélant au-delà du verger les premières marches de l'escalier de verre menant au cœur du Bal des Ronces.

Malachie n'était plus là, n'ayant laissé derrière lui qu'un sillage de givre et une seule note de flûte suspendue dans l'air immobile. Elara franchit le seuil, ses bandages flottant comme les ailes d'un oiseau blessé. Elle ne sentait pas la victoire, elle ne sentait plus rien, sinon l'attrait magnétique de la Couronne d'Épines qui l'attendait plus haut, dans les éclats de rire d'un palais qui se nourrissait de beauté et de sang.

Elle quitta le verger sans se retourner, laissant derrière elle les citrouilles tonnantes, ces sentinelles de splendeur qui recommençaient déjà à gonfler de foudre, attendant la prochaine âme assez folle pour vouloir danser dans la gueule du merveilleux. Sous ses pas, la nacre se fit plus lisse, plus cruelle, et l'ombre du Prince s'étira sur l'horizon, une main de ténèbres cherchant à saisir l'éclat de ses cheveux de lait.

# Chapitre 3

## L'Entrée en Nacre

Les marches de l'escalier de verre gémissaient sous les pas des soixante-douze comme une banquise qui s'éveille au premier baiser d'un soleil cruel. Chaque degré franchi était une promesse de vertige, une ascension vers la gueule béante de la Salle de Bal de Nacre, où la lumière n'éclairait pas, mais dévorait les ombres pour mieux les recracher en reflets d'opale. Elara marchait en silence, ses bandages de soie flottant autour d'elle comme les algues d'une mer morte, ses cheveux de lait tourné se mêlant à la poussière d'étoile qui commençait déjà à saturer l'air de ses milliers d'aiguilles invisibles.

Autour d'elle, les autres prétendants ressemblaient à des spectres de corail, drapés dans des parures si lourdes d'or et de gemmes qu'elles semblaient prêtes à les briser au moindre faux pas. Ils entraient un à un dans ce sanctuaire dont les voûtes n'étaient pas de pierre, mais de fumée pétrifiée, suspendue au-dessus d'un sol si poli qu'il semblait être une eau profonde où dormaient les rêves des anciens dieux. Des lampions de cristal, semblables à des méduses captives, flottaient dans les hauteurs, pulsant d'une lueur lilas qui rendait les visages aussi pâles que des fleurs de lune fânées.

Le silence ne fut rompu que par le bruissement d'une étoffe qui ne ressemblait à aucune autre. Du plafond descendit une forme arachnéenne, glissant sur des fils de mercure qui luisaient d'une lueur d'obsidienne. La Reine des Coutures apparut, sa silhouette n'étant qu'un enchevêtrement de dentelles d'argent et de cicatrices cousues avec des cheveux de suppliciés. Son visage était un masque de porcelaine liquide où les yeux n'étaient que deux perles noires, fixes et insondables. Elle n'avait pas de bouche, car ses lèvres étaient scellées par trois épingles d'acier lunaire, mais ses

paroles résonnaient directement dans la boîte crânienne des élus, une mélodie de verre pilé et de vent d'hiver.

« Bienvenue dans le battement de cœur de l'Éternité, murmura la vibration dans l'esprit d'Elara. Vous êtes soixante-douze pétales sur un autel de givre. Le Prince ne daignera accorder son regard qu'à ceux qui savent que la beauté est une dette que l'on ne rembourse jamais totalement. »

La Reine fit un geste, et ses doigts longs comme des fuseaux tracèrent des arabesques dans l'air saturé de poison scintillant.

« Ici, la danse n'est pas un mouvement, mais une transaction. Le temps ne s'écoule pas, il se vend. Chaque minute de valse a le prix d'un fragment d'âme. Pour que l'Orchestre Sans Visage s'éveille, pour que vos membres ne se changent pas en statues de sel, vous devez offrir la sève de votre passé. Qui de vous ouvrira le premier les vannes de son sang mémoriel ? »

Elara sentit la peur des autres, une odeur de musc et de fer qui se mêlait à la fragrance d'ambre gris du palais. Certains prétendants reculèrent, leurs poumons sifflant sous le poids des cristaux d'étoile qui commençaient à tapisser leurs bronches comme un givre mortel. Mais Elara, dont les mains ne ressentaient plus la morsure du froid ni la caresse du vide, fit un pas en avant. Son regard gris d'orage défia les perles noires de la Reine.

Elle ne pouvait plus toucher le monde, mais elle pouvait encore le voir sombrer. Pour atteindre la Couronne d'Épines, elle devait s'alléger, se dépouiller de cette chair spirituelle qui la retenait encore à la terre des mortels. Elle plongea dans l'océan de sa conscience, là où les souvenirs s'agitaient comme des poissons d'argent dans une eau trouble. Elle chercha le plus ancien, le plus doux, celui qui servait de fondation à tout son être.

Elle le trouva. Un après-midi d'été, l'odeur de la terre chaude après l'orage, le rire d'une femme dont le visage commençait déjà à s'effacer, et la sensation d'une main tiède sur son front d'enfant. C'était le souvenir du premier réconfort, la racine de sa capacité à espérer.

D'un geste lent, elle tendit ses mains bandées vers la Reine des Coutures. La souveraine de soie s'approcha, une épingle de lumière entre ses doigts diaphanes. Elle la planta dans l'air, juste au-dessus du cœur d'Elara. Un filet de vapeur irisée s'échappa de la poitrine de la jeune femme, une volute de fumée aux reflets de lavande et d'or qui fut immédiatement happée par les instruments de l'Orchestre Sans Visage, tapis dans les ombres de la galerie haute.

L'instant d'après, le souvenir avait disparu. Elara savait qu'il s'était passé quelque chose de crucial dans son enfance, quelque chose lié à la pluie et à la tendresse, mais l'image était morte, remplacée par un vide blanc, une pièce vide dans le château de sa mémoire.

Soudain, une note de violon s'éleva, si pure qu'elle sembla fendre le nacre des murs. Puis une harpe, dont les cordes étaient faites de rayons de lune tendus, répondit par un arpège de gouttes d'eau. La musique n'était pas un son, c'était une force physique, une marée qui souleva les pieds d'Elara.

« La première mesure est payée, psalmodia la Reine des Coutures en s'élevant à nouveau vers les ténèbres du dôme. Danse, petite automate de lait. Danse jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'une architecture d'os et de vœux. »

Les autres prétendants, poussés par la terreur de la pétrification, commencèrent à leur tour à offrir des bribes de leur vie. Un jeune homme aux yeux de saphir sacrifia le nom de son premier amour ; une femme à la robe de plumes offrit le souvenir de la couleur rouge. Chaque sacrifice alimentait la puissance de l'orchestre, transformant la salle en un tourbillon de couleurs interdites.

Elara commença sa valse. Elle ne sentait pas le sol, elle ne sentait pas le contact des autres danseurs qui la frôlaient comme des feuilles emportées par une tempête de printemps. Elle était une particule de lumière dans un cyclone de nacre. Ses bandages se dévidaient légèrement, traînant derrière elle des rubans de brume. À chaque rotation, elle voyait les visages de ses concurrents se figer. Certains n'avaient payé que pour dix minutes et, alors que la musique s'accélérait, leurs mouvements devenaient saccadés, leurs articulations craquant comme du bois sec avant de se transformer en cristal pur, les condamnant à devenir des ornements définitifs du Grand Bal.

La poussière d'étoile scintillait sur ses cils, formant des diamants de glace qui ne fondraient jamais. Elara tournait, ignorant les statues de chair qui se multipliaient autour d'elle. Elle n'était plus qu'un rythme, un battement de cœur sans chair, naviguant sur une mer de sons dont chaque vague coûtait un pan de son existence. Le palais respirait avec elle, ses murs de nacre pulsant comme une gorge avide, attendant le prochain souvenir, la prochaine goutte d'essence humaine pour nourrir sa splendeur immortelle.

Au loin, à travers les vitraux de verre filé, elle vit les citrouilles tonner contre les remparts, leurs éclairs orangés illuminant brièvement le Prince qui se tenait sur son trône d'épines, silhouette de ténèbres observant ses jouets se briser pour son bon plaisir. Elara ferma les yeux, ou ce qu'il en restait sous ses paupières d'orage, et se laissa emporter par la mélodie. Elle était prête à tout oublier, à devenir un miroir vide, pourvu qu'à la fin, elle puisse saisir la couronne et étouffer, une fois pour toutes, la lumière qui la consumait.

# Chapitre 4

## La Valse des Poumons de Cristal

La poussière d'étoile ne tomba pas comme une neige innocente, mais descendit des voûtes de nacre comme un linceul de diamants pulvérisés, une brume opaline qui s'insinuait dans les moindres replis de la réalité. C'était un pollen de lumière ancienne, une cendre de constellations mortes que le Palais de Nacre expirait pour tester la pureté des souffles. L'air, d'ordinaire fluide comme une eau de source, s'épaissit, devenant une mélasse de clarté abrasive qui griffait l'intérieur des gorges. Elara sentit le poids de cette atmosphère avant d'en percevoir le goût ; n'ayant plus de peau pour frémir sous la morsure du froid, elle ne percevait le danger que par l'alourdissement de son être, comme si son sang se changeait progressivement en mercure.

Autour d'elle, le Grand Bal des Ronces ne ralentissait pas. Au contraire, l'Orchestre Sans Visage, juché sur une estrade de corail blanc, accéléra la cadence. Les archers, dont les bras n'étaient que des entrelacs de racines argentées, tiraient de leurs violons d'os des sons qui ressemblaient à des cris d'oiseaux de glace. Chaque note était une injonction, un fil de soie invisible qui obligeait les corps à tourbillonner dans une géométrie de plus en plus serrée. Les soixante-onze prétendants encore debout — ou ce qu'il en restait — flottaient comme des pétales sur un lac en pleine tempête.

Soudain, un cri étouffé, semblable au craquement d'un parchemin que l'on déchire, déchira la mélodie. À quelques pas d'Elara, un jeune duc à la chevelure de cuivre s'arrêta net. Ses mains se portèrent à sa gorge, mais ses doigts ne rencontrèrent plus la mollesse de la chair. Sous ses yeux dilatés, sa peau s'opalisait, se pétrifiant en une substance blanche et granuleuse. Il tenta d'aspirer l'air, mais la poussière d'étoile avait déjà trouvé son terreau ; dans ses poumons, une forêt de cristaux croissait à une

vitesse fulgurante, transformant son souffle en une sculpture immobile. En un battement de cil, il ne fut plus qu'une statue de sel gemme, un monument de douleur figé dans une grâce éternelle. Un danseur le bouscula dans l'élan d'une valse et le duc s'effondra, se brisant en mille éclats scintillants qui vinrent nourrir le tapis de poussière sous leurs pieds.

Elara comprit alors la cruauté de cette épreuve. Respirer était une condamnation, mais cesser de respirer était une impossibilité sous le joug de la musique. Les poumons étaient les forges où se décidait la survie. Elle fixa l'orchestre, ses yeux d'orage cherchant le secret derrière les masques de porcelaine vide des musiciens. Elle remarqua que le rythme des archets correspondait exactement à l'ouverture et à la fermeture des alvéoles pulmonaires de ceux qui survivaient. Il fallait devenir l'instrument. Il fallait que l'air n'habite plus le corps comme un invité, mais qu'il traverse les bronches comme le vent traverse les harpes éoliennes, sans jamais s'y déposer.

Elle synchronisa son diaphragme sur le gémissement des violoncelles. À l'inspiration, elle visualisait un courant de lune fluide, une onde qui glissait sur les parois de ses poumons sans que la poussière n'ait le temps de s'y accrocher. À l'expiration, elle rejetait violemment le trop-plein de lumière, transformant son propre souffle en un sifflement de givre. Elle n'était plus une femme de chair, elle était une flûte d'ébène et de gaze, un canal vide dédié à la volonté du rythme.

D'autres tombèrent. Une comtesse vêtue de plumes de paon se transforma en un pilier de quartz rose alors qu'elle tentait de reprendre son souffle après une pirouette trop audacieuse. Un chevalier dont l'armure de verre reflétait les éclats des citrouilles-canon qui tonnaient au-dehors vit ses articulations se sceller dans un crissement minéral. Le sol de la salle de bal devenait un champ de débris précieux, un cimetière de reflets où les survivants patinaient sur les restes de leurs rivaux.

Le Prince, sur son trône d'épines, semblait se nourrir de cette métamorphose. Ses

doigts longs et sombres tambourinaient sur les accoudoirs de ronces, marquant une mesure différente, plus lente, plus sombre, qui cherchait à briser la discipline des danseurs. Elara sentit cette contre-mélodie s'insinuer dans son esprit, une tentation de ralentir, d'abandonner la lutte, de se laisser envahir par la douceur du sel qui promettait un repos sans rêve. La poussière d'étoile lui paraissait désormais délicieuse, une promesse de nacre où chaque cellule de son corps deviendrait une perle indestructible.

Mais Elara était habitée par une faim plus ancienne que le royaume lui-même. Elle se souvint du prix qu'elle avait déjà payé : le toucher, le contact de la soie contre sa main, la chaleur d'un foyer, la douleur même d'une écorchure. Si elle devenait sel, tout cela n'aurait été qu'un gaspillage de tragédie. Elle durcit sa volonté, transformant son cœur en un noyau de glace noire que même la poussière d'astre ne pouvait entamer.

La musique monta d'un ton, devenant stridente, presque insupportable. Les murs de nacre du palais se mirent à pulser comme la gorge d'un monstre marin. Elara tournoyait, ses bandages de soie flottant autour d'elle comme les ailes d'un papillon de nuit pris dans une toile d'araignée lumineuse. Ses poumons brûlaient d'une flamme froide. Elle sentait des pointes de cristal tenter de percer ses bronches, mais à chaque fois, elle les brisait par la seule force de sa respiration cadencée, rejetant les éclats par la bouche comme une pluie de diamants amers.

Elle n'était plus seule sur la piste, mais les autres prétendants n'étaient plus que des ombres vacillantes, des spectres de chair luttant contre l'inexorabilité du minéral. Elle vit une jeune fille, dont la robe était faite de pétales de lys frais, se figer alors qu'une larme de cristal coulait sur sa joue. La larme devint le point de départ d'une cristallisation totale qui l'enveloppa en un instant, transformant sa tristesse en un bijou immobile. Elara ne détourna pas le regard. La pitié était un luxe que le sel ne pardonnait pas.

L'Orchestre Sans Visage entama alors le dernier mouvement de la valse, une frénésie sonore où les notes semblaient se heurter comme des grêlons sur un toit d'argent. Le palais tout entier tremblait sous l'impact des citrouilles-canons dont les détonations orangées filtraient à travers les vitraux de verre filé, jetant des ombres de cauchemar sur les statues de sel. Elara sentit ses forces décliner. Ses jambes, bien qu'insensibles, devenaient lourdes comme des colonnes de marbre. L'air était si saturé de poussière qu'il ne s'agissait plus de respirer, mais de filtrer une tempête de sable stellaire.

Elle ferma ses yeux de nuage, se concentrant uniquement sur la vibration du sol. Elle devint le son. Elle devint la ronce. Elle devint le vide. À chaque pas, elle sentait la couronne d'épines l'appeler, non pas comme un honneur, mais comme une malédiction nécessaire, la seule chose capable de donner un sens à ce massacre de beauté. Le Prince se leva de son trône, sa silhouette de ténèbres s'étirant jusqu'au plafond, et d'un geste de sa main de griffes, il ordonna le silence.

La musique s'arrêta net.

Le silence qui suivit fut plus violent que le tumulte. Dans la salle de bal, le temps sembla se figer. La poussière d'étoile cessa de tomber, restant suspendue dans l'air comme des millions de sentinelles immobiles. Elara s'immobilisa, un genou à terre, sa poitrine soulevant sa robe de bandages dans un mouvement lent et douloureux. Elle cracha une poignée de sable brillant, des résidus de ses propres poumons qui s'étaient minéralisés malgré sa vigilance.

Elle regarda autour d'elle. Des soixante-douze prétendants, il ne restait que douze silhouettes debout. Les autres étaient devenus une forêt de sel, un jardin pétrifié de corps blancs et étincelants qui ornaient désormais la salle pour l'éternité. Le Prince descendit les marches de son estrade, ses pieds écrasant les éclats de ceux qui s'étaient brisés. Il s'approcha d'Elara, son ombre recouvrant la jeune femme. Son visage, s'il en avait un, n'était qu'un abîme de reflets changeants.

Elle leva les yeux vers lui, ignorant la sensation de verre qui tapissait ses voies respiratoires. Elle avait survécu à la valse des poumons de cristal. Elle était encore chair, encore volonté, encore une menace. La lumière des citrouilles s'éteignit, laissant place à l'aube blafarde qui commençait à lécher les murs de nacre. Le Prince tendit une main vers elle, et pour la première fois, Elara vit que ses doigts étaient eux aussi faits de sel, mais d'un sel noir qui semblait dévorer la lumière. Elle ne recula pas. Elle attendait le prix suivant, prête à offrir ses souvenirs, sa vue ou son âme, pourvu que la danse continue jusqu'à l'apothéose du sang.

# Chapitre 5

## L'Horlogerie sous la Peau

L'ombre du Prince se rétracta comme une marée d'encre sur un rivage de craie, laissant Elara seule face à l'immensité de la salle de nacre. L'air, saturé de cette poussière d'étoile qui transformait chaque inspiration en une morsure de givre, scintillait d'une lueur d'outre-tombe. Elle ne sentait pas le froid — ce privilège lui avait été arraché lors de sa première valse — mais elle voyait ses propres doigts bleuir, telles des fleurs de lys oubliées dans un caveau. Elle s'engouffra dans la pénombre d'une alcôve, là où les murs de nacre semblaient transpirer une sève laiteuse et parfumée à l'ambre gris.

Dans ce recoin drapé de velours dont le rouge rappelait le vin versé sur la neige, Malachie l'attendait. Il était assis sur un tabouret d'osier d'argent, sa silhouette découpée par la clarté d'un lampion dont la flamme était un papillon de nuit captif. Elara s'approcha, le pas feutré, ses bandages de soie frôlant le sol comme les ailes d'un oiseau blessé. Elle ne vit d'abord que le profil de Malachie : une arête de quartz, un œil d'obsidienne fixe, et cette étrange pâleur qui semblait émaner de l'intérieur de sa peau.

Il ne tourna pas la tête, mais ses lèvres, d'un violet de prune mûre, esquissèrent un sourire amer. D'un geste lent, presque liturgique, il défit les boutons de son gilet de brocart. Le tissu s'ouvrit sur un abîme de complexité. Sous la peau translucide, là où les cœurs des hommes battent une chamade de sang et de peur, un saphir colossal pivotait au centre d'un labyrinthe de cuivre.

Elara s'immobilisa, ses yeux d'orage s'écarquillant devant ce spectacle interdit. Ce n'était pas de la chair qu'elle contemplant, mais une cathédrale miniature de rouages et

de ressorts. Des engrenages de laiton, aussi fins que des cils de fée, s'emboîtaient dans un ballet silencieux. Des fils de mercure coulaient dans des tubulures de cristal, remplaçant les veines par des rivières de métal liquide. À chaque seconde, un petit marteau d'ivoire frappait un timbre de bronze, marquant le temps avec une régularité de métronome divin.

— Tu cherches la chaleur là où le gel a élu domicile, murmura Malachie, et sa voix résonna comme le frottement de deux plaques de marbre. Regarde bien, Elara. Voici l'héritage de ceux qui ont trop dansé.

Il plongea un doigt de porcelaine dans l'ouverture de sa poitrine pour ajuster une vis qui semblait faite d'une dent d'étoile. Le grincement qui s'ensuivit fit vibrer les os de la jeune femme, une sensation étrange qui traversa son corps malgré son insensibilité. Elle tendit une main tremblante vers la cage thoracique ouverte, mais elle s'arrêta à quelques millimètres de ce moteur froid. Elle ne pouvait pas sentir la morsure de l'acier, mais elle percevait le courant d'air généré par la rotation effrénée des turbines internes.

— Qui t'a fait cela ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de poussière.

— Personne, et tout le monde, répondit-il en refermant son gilet avec une grâce de spectre. C'est le prix de la permanence. Le Prince n'aime pas ce qui fane, ce qui saigne, ce qui pleure. Pour rester ici, pour survivre à la digestion de ce lieu, il faut devenir aussi immuable qu'une horloge.

Il se leva, sa haute stature dominant l'alcôve. Il posa sa main sur le mur de nacre. Aussitôt, le mur pulsa. Une lueur rosée parcourut les veines de la pierre, et un bruit sourd, un battement de tambour organique, monta des profondeurs du sol. C'était un son lourd, visqueux, celui d'un muscle immense se contractant dans l'obscurité.

— Tu penses être dans un château, Elara. Tu penses que ce prince de reflets t'attend

pour t'offrir une couronne. Mais regarde autour de toi avec tes yeux de tempête. Vois-tu les colonnes qui se courbent comme des côtes ? Vois-tu les lustres qui pendent tels des estomacs de verre, distendant leur lumière pour mieux nous observer ?

Elara tourna la tête. Les murs de la salle de bal semblaient effectivement onduler sous l'effet d'une péristaltique invisible. Les invités, là-bas, sur la piste de danse, n'étaient plus que des grains de pollen emportés par un courant de sucs gastriques. Ils brillaient d'un éclat insoutenable parce qu'ils étaient en train d'être consommés. Leurs rires n'étaient que les cris étouffés de leur beauté que l'on dévorait, transformée en cette lumière d'opale qui baignait le royaume.

— Le Prince n'est qu'un mirage de nacre, continua Malachie, ses yeux d'obsidienne brillant d'une lueur fatidique. Il est la projection de notre propre vanité, une idole de sel dressée pour nous donner une raison de mourir avec élégance. Le Prince n'existe pas. Il n'y a que le Palais. Une machine digestive monumentale, un prédateur de pierre et de magie qui se nourrit de l'éclat de nos âmes. Chaque souvenir que tu donnes, chaque sens que tu sacrifies, n'est qu'un morceau de charbon jeté dans la fournaise de cet estomac géant.

Une citrouille-canon tonna au loin, et le sol vibra si fort que des éclats de verre tombèrent du plafond comme une pluie de diamants cruels. Elara sentit une goutte de sang couler sur son front, mais elle ne l'essuya pas. Elle regardait Malachie, cet automate de mélancolie, et comprit que son propre destin était déjà gravé dans le métal.

— Si le Prince n'existe pas, alors pourquoi continuer la danse ? demanda-t-elle, ses cheveux blancs s'agitant comme des algues sous-marines dans le courant d'air fétide.

— Parce que l'arrêt est une mort plus atroce, Elara. Si tu ne dances plus, si tu ne brilles plus, le Palais te recrache comme une scorie. Tu deviens l'un de ces morceaux de pierre grise que l'on voit dans les jardins, des statues de silence qui n'ont même

plus le souvenir d'avoir été chair. Ici, on ne gagne pas. On retarde simplement le moment où le métal remplacera totalement le cœur.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle put voir les reflets de la salle de bal se briser dans ses yeux noirs.

— Écoute le rythme, Elara. Ce n'est pas de la musique. C'est le battement de cœur du monstre qui nous contient. Et il a faim. Il a terriblement faim de ton gris d'orage et de ton teint de porcelaine.

Il tendit une main, et pour la première fois, Elara vit que les jointures de Malachie étaient serties de minuscules rubis qui s'illuminaient à chaque mouvement. Elle plaça sa main dans la sienne. Elle ne sentit pas le froid du métal, ni la texture de la peau synthétique. Elle ne sentit qu'une absence vertigineuse, un vide là où aurait dû se trouver le contact humain.

Autour d'eux, les alcôves semblaient se resserrer, les draperies de velours se transformant en replis de chair sombre. L'orchestre sans visage entama une mélodie plus rapide, une cascade de notes aiguës qui ressemblaient à des bris de cristal. Les murs de nacre se mirent à suinter une humidité chaude, une vapeur dorée qui engourdisait l'esprit et faisait briller les bandages de la jeune femme d'une aura maléfique.

— La machine s'accélère, murmura Malachie. L'aube approche, et avec elle, le grand festin.

Elara se laissa entraîner hors de l'alcôve, vers la piste où les autres prétendants tournaient encore, tels des insectes pris dans une toile de lumière. Elle ne voyait plus les fées, ni les miroirs, ni les princes. Elle ne voyait que les engrenages célestes qui grinçaient au-dessus de leurs têtes, et la gueule béante de l'éternité qui attendait son dû. Elle ajusta ses bandages de soie, redressa son échine de porcelaine fêlée, et entra

de nouveau dans la lumière, prête à offrir le reste de sa vie pour un tour de valse supplémentaire dans le ventre de la bête.

# Chapitre 6

## Le Miroir aux Âmes Orphelines

La galerie s'étirait comme le gosier d'un cygne immense, une courbe de nacre polie où le silence ne tombait pas, mais s'accumulait en congères invisibles contre les parois de cristal. Elara avançait, ses pieds ne produisant aucun son sur le sol qui imitait la texture d'une mer de lait figée. Autour d'elle, l'air n'était plus une simple substance gazeuse ; il était devenu une sève lourde, parfumée au gardénia et à la foudre ancienne, une émanation des murs qui semblaient palpiter au rythme d'un cœur de quartz enterré sous les fondations du château. Les miroirs ne pendaient pas aux murs : ils naissaient de la pierre, tels des flaques de mercure vertical, des bouches d'argent prêtes à déglutir le moindre rayon de lumière égaré.

Chaque pas qu'elle risquait vers le centre de la nef déclenchait une ondulation dans les surfaces réfléchissantes. À sa gauche, un miroir capturait son profil et le transformait en une cascade de pétales de jasmin ; à sa droite, un autre étirait son ombre jusqu'à en faire une liane d'encre cherchant à s'enrouler autour de ses chevilles. Elle ne ressentait pas la morsure du froid sur sa peau de porcelaine, car le sens du toucher n'était plus qu'un écho lointain, une langue oubliée qu'elle avait troquée contre le droit de fouler ce tapis de splendeur vénéneuse. Pourtant, une pression spirituelle, pareille à la pesanteur des profondeurs abyssales, écrasait sa poitrine.

Elle s'arrêta devant le Grand Miroir des Orphelins, une plaque de verre si pure qu'elle semblait être une absence de matière, un trou béant dans la réalité. Là, son reflet l'attendait.

Ce n'était pas l'Elara aux bandages de soie et au regard d'orage qu'elle voyait de l'autre côté de la paroi. La créature dans le tain possédait des joues rosies par une

vitalité insolente, des mains qui caressaient les replis de sa robe avec une sensualité terrifiante, et des yeux qui brillaient de mille éclats de saphir et de topaze. Ce reflet était l'archive de tout ce qu'elle avait cédé aux engrenages du Royaume de Nacre. C'était une Elara complète, une Elara qui pouvait encore sentir la chaleur d'un baiser ou la rugosité d'une pierre, une Elara dont l'âme n'était pas encore une dentelle de cicatrices.

Le reflet sourit, et le mouvement fut si fluide, si cruellement parfait, que la véritable Elara sentit son identité vaciller. La vitre se mit à vibrer, émettant un bourdonnement de ruche en colère. L'image dans le miroir leva une main — une main de chair véritable, dorée par un soleil qu'Elara ne reverrait jamais — et pressa la paume contre la surface froide. Le verre ne résista pas ; il se liquéfia, devenant une interface de goudron étoilé.

« Rends-moi ma place, murmura le reflet, et sa voix était une harpe de verre dont chaque note entaillait l'esprit d'Elara. Rends-moi la froideur de ton existence de poupée, et laisse-moi habiter la lumière. Tu n'es qu'une ébauche, une esquisse de douleur. Je suis la vie que tu as vendue au détail. »

L'autre Elara commença à s'extraire du cadre. Une jambe de soie, puis une épaule de nacre, franchirent la frontière entre l'illusion et le réel. Partout autour, les autres miroirs de la galerie se mirent à hurler de concert, des visages de prétendants oubliés apparaissant sous la surface, leurs mains griffant le verre pour assister au festin d'identité. La vapeur dorée qui saturait la pièce devint une tempête de poussière d'étoile, chaque grain étant une minuscule aiguille de diamant cherchant à percer les poumons de la jeune femme.

Elara recula, mais son ombre était déjà prisonnière du reflet. Ses pieds étaient enracinés dans le sol de lait, de fines radicelles d'argent pur jaillissant de ses talons pour la lier à la galerie. Elle voyait son double s'approcher, une prédatrice de beauté, prête à dévorer la conscience de l'originale pour s'incarner définitivement. Les

couleurs de la salle devinrent insoutenables : le rouge des tentures saignait comme du cinabre liquide, le bleu des voûtes était un azur si profond qu'il menaçait de noyer sa raison, et l'or des lampions brûlait comme du soufre en fusion.

La beauté était un poison. La splendeur était la chaîne qui la retenait au billot.

« Tu veux la vie ? » pensa Elara, car sa gorge était trop serrée pour laisser passer un son. « Tu veux la forme et l'éclat ? Prends-les. Prends tout ce qui aveugle et tout ce qui brille. »

Elle comprit alors le mécanisme du piège. Le miroir ne se nourrissait pas de sa chair, mais de la perception qu'elle avait de sa propre splendeur. Pour vaincre l'image, elle devait éteindre la lumière intérieure qui permettait au reflet d'exister. Elle devait sacrifier le prisme par lequel elle contemplait le monde.

Elle ferma les yeux un instant, visualisant le spectre chromatique comme un collier de perles précieuses autour de son cou. Elle saisit mentalement le fil de soie et le brisa.

L'indigo des crépuscules, le vert émeraude des forêts hantées, le safran des aubes incertaines et le pourpre des couronnes d'épines... elle laissa tout s'écouler, s'évaporer dans l'éther gris du néant. Elle offrit sa capacité à distinguer le rubis du jais, l'opale du cristal. Elle fit don de la robe de l'arc-en-ciel à l'entité qui l'assailait.

Un cri de verre brisé déchira l'atmosphère.

Lorsqu'Elara rouvrit les yeux, le monde avait radicalement changé. La galerie n'était plus qu'une architecture d'ombres et de lumières crues, un théâtre de cendres et de perles. Le rouge sang des rideaux s'était mué en un gris de plomb ; l'or des lampions n'était plus qu'un blanc crayeux, une lueur de craie frottée contre l'obscurité. Le reflet, saturé par cette déferlante de couleurs qu'Elara lui avait projetée avec la force d'une explosion stellaire, s'était figé.

La créature de l'autre côté était désormais une statue grotesque, boursouflée par un trop-plein de pigments violents, une chimère de couleurs qui n'avaient plus de sens dans un univers désormais monochrome. Le reflet se fissura, les teintes se battant entre elles, le vermillon étranglant l'outremer, jusqu'à ce que la surface du miroir n'éclate en un millier de larmes de mercure.

Le silence retomba, plus lourd qu'une chape de marbre.

Elara resta seule au centre de la galerie dévastée. Elle ne voyait plus la beauté de sa robe de bandages ; elle n'en voyait que la texture grise et les contrastes tranchants. Elle porta ses mains à son visage. Ses yeux, autrefois changeants comme les marées d'un océan de joyaux, s'étaient fixés dans une teinte d'orange définitif. Un gris métallique, froid comme la lame d'un guillotiseur, une couleur qui n'en était pas une, mais qui marquait la fin de toute illusion.

Elle ne verrait plus jamais le sang couler rouge sur le sol de nacre. Elle ne verrait plus l'éclat doré de la couronne qu'elle convoitait. Le monde était devenu une estampe à l'encre de chine, une forêt de charbon sous un ciel de brume.

Mais elle était toujours là.

Elle fit un pas, et le sol ne tenta plus de la retenir. Les autres miroirs étaient redevenus des surfaces inertes, de simples dalles de pierre polie incapables de capturer son essence, car il n'y avait plus assez de lumière en elle pour projeter une image trompeuse. Elle était devenue une ombre parmi les ombres, une silhouette de graphite mouvant dans un palais de craie.

L'orchestre sans visage, quelque part au loin, reprit sa mélodie, mais les notes semblaient désormais désossées, dépouillées de leur parure mélodique pour ne laisser que la structure osseuse du rythme. Elara ajusta ses bandages, dont elle devinait

seulement la pâleur spectrale contre la noirceur de ses cicatrices. Elle se remit en marche, le regard fixe, indifférente aux merveilles qu'elle ne pouvait plus percevoir. Elle était une automate de volonté pure, avançant vers le cœur du bal avec la certitude glacée de ceux qui n'ont plus rien à perdre, sinon le souvenir d'un azur qu'elle commençait déjà à oublier.

Le Prince l'attendait, quelque part dans les profondeurs de ce monde de fer et d'argent, mais elle savait qu'il ne verrait en elle qu'un vide insondable, un gouffre habillé de soie grise, prêt à engloutir l'aube elle-même pour obtenir son dû.

# Chapitre 7

## Le Festin des Lèvres Cousues

La salle des banquets s'ouvrit comme la corolle d'une fleur vénéneuse, immense et saturée d'une clarté qui semblait sourdre des murs de nacre plutôt que d'une source de lumière définie. Le plafond, une voûte d'obsidienne polie, reflétait la table unique qui serpentait à travers la pièce telle une colonne vertébrale de cristal. Sur ce bois d'ébène, les nappes n'étaient pas de tissu, mais d'écume de mer figée, une dentelle de sel et de froid qui craquait sous le regard. Elara avança, sa silhouette de craie se découpant contre l'éclat de ce jardin minéral. Elle ne sentait pas la morsure du givre sous ses pieds nus, ni la rugosité de la pierre ; elle n'était plus qu'un regard d'orage naviguant dans un océan de formes.

Les fées glissaient entre les convives comme des traînées de phosphore. Leurs silhouettes étaient de longues tiges de saule, vêtues de brouillards changeants qui s'évaporaient à chaque pas. Mais ce qui glaçait le sang des prétendants encore dotés de leurs sens, c'était ce silence absolu qui émanait d'elles. Leurs bouches, bijoux interdits, étaient scellées par des fils d'argent pur, tressés avec une précision chirurgicale, transformant leurs visages en masques de tragédie lunaire. Elles portaient des plateaux de corail où reposaient des mets qui n'avaient de nourriture que le nom.

C'étaient des désirs que l'on servait.

Ici, une grappe de raisins qui, au lieu de jus, contenait les rires d'un premier amour ; là, un bouillon d'ambre où flottaient les reflets d'un après-midi d'été oublié. Chaque plat exhalait un parfum de nostalgie si puissant qu'il agissait comme une drogue, une vapeur de souvenirs qui venait caresser les narines des affamés. Elara vit un jeune

homme, le visage ravagé par la fatigue, plonger ses doigts dans une coupe de grenades rouges comme du sang de dragon. Chaque grain qu'il portait à ses lèvres faisait pâlir sa peau davantage, transformant ses membres en racines ligneuses. Il mangeait son propre futur pour savourer une seconde de gloire passée.

Le poison du banquet n'était pas dans la chair, mais dans le renoncement. Manger, c'était accepter que le rêve s'arrête ici, dans cette salle de reflets, et que le vœu final ne soit plus qu'une chimère inutile face à la plénitude immédiate de la satiété.

Une fée s'approcha d'Elara. Ses yeux étaient deux perles noires, dénuées de pupilles, reflétant le vide sidéral. Elle déposa devant la jeune femme une cloche de verre gravée de runes de givre. Lorsqu'elle souleva le couvercle, une buée opaline s'en échappa, portant l'odeur de la pluie sur la terre chaude et le parfum des draps de lin séchés au soleil de l'enfance. Au centre du plat de porcelaine reposait une sphère de lumière pulsante, douce et dorée comme un cœur de colibri. C'était son propre désir de chaleur, sa soif de redevenir humaine, de sentir à nouveau la caresse du vent ou la morsure du froid.

Elara sentit une brûlure dans sa poitrine, non pas une douleur physique — car ce privilège lui avait été arraché — mais une érosion de l'âme. Son estomac n'était plus qu'une cloche d'airain sonnante le glas de sa volonté. La lumière de la sphère semblait chuchoter son nom, promettant la fin de l'exil, la fin de cette marche funèbre à travers le palais de nacre. Ses mains, enveloppées de bandages de soie, tremblèrent légèrement. Elle tendit les doigts vers la sphère de lumière, prête à dévorer sa propre essence pour que cesse enfin ce vide insupportable.

C'est alors qu'une ombre se coula dans la lumière.

Malachie apparut à ses côtés, non pas comme un homme, mais comme une déchirure dans le décor trop brillant. Il était le résidu de la nuit, une tache d'encre sur un parchemin de lune. Sa présence était celle d'une forêt ancienne en plein hiver, un

souffle de terreur nécessaire. Sans un mot, il posa sa main sur le poignet d'Elara. Elle ne sentit pas la pression de ses doigts, mais elle vit le contraste de sa peau sombre contre ses bandages pâles.

— Ne regarde pas le soleil dans le miroir, Elara, murmura-t-il, sa voix étant comme le bruissement des feuilles sèches sur le marbre. Ce que tu vois n'est que le reflet de ta propre faim, et ce banquet est l'estomac du Prince.

À l'autre bout de la table, un prétendant dont les yeux étaient injectés d'une lueur de topaze observait Elara. Il s'appelait Kaelen, un prince déchu dont la couronne de fer rouillé témoignait de sa chute. Il fit glisser vers Elara une petite fiole de cristal contenant un liquide d'un bleu si profond qu'il semblait contenir l'essence même du crépuscule.

— Un présent pour la dame qui ne peut plus goûter à la vie, dit Kaelen d'un ton de miel empoisonné. C'est de la rosée de mandragore. Elle redonne le toucher à ceux qui l'ont perdu. Une seule goutte, et tu sentiras à nouveau le velours de ta robe et le poids de l'air.

Elara fixa la fiole. Le mensonge était une gemme étincelante. Elle savait que le liquide était saturé de poussière d'étoile cristallisée, ce venin qui transformerait ses poumons en une architecture de verre brisé dès la première inspiration. Mais la promesse du toucher, le mirage de la sensation, était une sirène hurlant dans le silence de son corps. Elle allait saisir le cristal quand le mouvement de Malachie fut plus vif que l'éclair d'une tempête.

Le compagnon d'ombre ne s'attaqua pas à Kaelen, mais au plat de lumière qui trônait devant Elara. D'un geste sec, il renversa la sphère dorée sur la fiole bleue. Le choc produisit un sifflement de vapeur violette, une détonation sourde qui fit vibrer les miroirs de la salle. Le désir d'Elara et le poison de Kaelen se dévorèrent mutuellement dans une danse de flammes froides, laissant sur la table une traînée de cendres grises

et amères.

Kaelen recula, ses yeux de topaze s'éteignant dans une grimace de haine, tandis que les fées aux lèvres cousues tournaient la tête vers eux dans une synchronisation d'automates. L'orchestre sans visage, dans la galerie supérieure, accéléra le tempo, les violons de bois de rose grinçant comme des dents sur de l'os.

— Le prix de ce banquet est ton silence éternel, Elara, dit Malachie, son regard s'enfonçant dans le gris d'orage de ses yeux. Si tu manges, tu rejoindras les servantes d'argent. Tu seras une note de plus dans la symphonie des mourants.

Elara retira sa main, ses doigts effleurant les cendres sans rien ressentir. Une larme de nacre, dure comme une perle, roula sur sa joue et tomba sur le sol avec un tintement cristallin. Elle regarda la fée qui lui avait servi son désir ; la créature inclina la tête, et Elara crut voir, derrière les fils d'argent qui lui déchiraient la bouche, l'esquisse d'un sourire de pitié.

Autour d'eux, le banquet devenait une forêt pétrifiée. Les prétendants qui avaient cédé à la gourmandise étaient désormais des statues de sel ou des arbres de corail, intégrés au décor du palais, décorations vivantes pour les siècles à venir. L'odeur des désirs matérialisés s'était changée en un relent de poussière et de vieux papiers.

Elara se redressa, réajustant les bandages de soie sur ses bras. Elle n'était plus seulement une silhouette de graphite ; elle était une lame de glace forgée dans le refus. Sa faim n'avait pas disparu, elle s'était transformée en une arme froide, logée au creux de son être. Elle ne cherchait plus à se nourrir de beauté, elle cherchait à la traverser pour atteindre la gorge de celui qui l'avait orchestrée.

Elle fit un pas vers la sortie de la salle, là où les ombres s'épaississaient pour former le chemin menant aux jardins de fer. Malachie la suivait, sa cape de nuit balayant les cendres du désir sacrifié. Derrière eux, le festin continuait, la musique des violons

sans visage s'élevant comme un cri étouffé sous une nappe de givre.

Elara ne se retourna pas. Elle ne sentait pas le sol, elle ne sentait pas le vent, mais elle voyait la lumière de l'aube poindre au loin, une promesse de sang et d'or sur les cimes du Royaume de Nacre. Le banquet n'avait été qu'un apéritif de douleur, et elle savait que les ronces qui l'attendaient dehors ne demanderaient pas son consentement pour déchirer sa soie, mais seulement son courage pour continuer à marcher sans rien éprouver d'autre que la nécessité du but.

Le silence retomba sur la salle des Lèvres Cousues, seulement troublé par le froissement des fils d'argent que les fées resserraient, une à une, pour étouffer les murmures des nouveaux captifs.

# Chapitre 8

## La Mécanique de la Trahison

La nef de cristal s'ouvrait devant eux comme la gueule d'une baleine de verre, un sanctuaire de reflets où les derniers prétendants s'agitaient telle une nuée de papillons aux ailes brûlées. Sous la voûte immense, le temps ne s'écoulait pas ; il distillait une rosée d'ambre qui figeait les mouvements dans une grâce agonisante. Elara avançait, ses pieds de nacre glissant sur le pavé de miroirs sans qu'aucune sensation ne remonte le long de ses jambes de soie. Elle n'était plus qu'un regard, une volonté d'acier froid naviguant dans un océan de délices empoisonnés. Le lustre central, une constellation de diamants bruts suspendue à des chaînes de vertèbres de dragons, trônait au-dessus de la foule, irradiant une lumière si vive qu'elle semblait vouloir dévorer les ombres des survivants.

Malachie marchait dans son sillage, une ombre parmi les ombres, sa silhouette drapée dans un crépuscule tissé de secrets. Ses pas ne faisaient aucun bruit, et pourtant, dans l'immensité de cette cathédrale de lumière, Elara percevait la moindre de ses hésitations comme une dissonance dans une symphonie parfaite. Le Suivant portait le poids de sa lignée sur ses épaules, une servitude inscrite dans la sève de son sang, un lien invisible qui le rattachait aux mécanismes cachés de ce palais de cauchemars. Il s'arrêta brusquement près d'une colonne de lapis-lazuli, là où les engrenages du monde semblaient gémir sous le poids de l'éternité.

Elara se dissimula derrière le voile d'une fontaine de mercure, ses yeux d'orage fixés sur l'homme qui avait été son ombre protectrice. Elle vit ses mains, de longues griffes d'ivoire et de cuir, s'approcher d'un levier déguisé en branche de corail noir. C'était l'artère vitale du lustre, le point de rupture où la lumière se transformait en guillotine. Malachie ne tremblait pas, mais son visage, habituellement une étendue de marbre

lisse, était agité par des rides de tourment, comme la surface d'un lac frappée par une pluie de cendres. Il murmura une incantation ancienne, une mélodie de ronces qui fit vibrer l'air saturé de poussière d'étoiles.

D'un mouvement fluide, presque empreint d'une tendresse sacrilège, il pressa le corail.

Le cri ne vint pas des bouches, mais du métal. Un gémissement de harpe brisée déchira l'atmosphère, suivi par le claquement sec des vertèbres de dragon cédant sous une pression invisible. Le lustre, ce soleil captif, commença sa descente. Il ne tomba pas comme une pierre, mais glissa dans l'air comme un astre déchu, entraînant dans sa chute des lambeaux de réalité. Les prétendants, en bas, continuaient leur danse macabre, trop enivrés par le nectar des fées pour percevoir le glas qui sonnait au-dessus de leurs têtes couronnées de givre.

Elara sentit un froid plus intense que le vide absolu envahir sa poitrine, là où son cœur, autrefois, battait la mesure. Elle vit l'éclat des facettes se rapprocher du sol, une pluie de météores de verre prête à faucher les derniers rêveurs du Royaume de Nacre. Le choc fut une explosion de clarté, un silence blanc qui effaça le décor. Ce n'était pas de la violence, c'était une métamorphose. Là où le cristal touchait la chair, celle-ci se changeait en sel ; là où il heurtait le sol, la pierre fleurissait en ronces de quartz. Les cris furent étouffés par la neige de diamants qui recouvrit instantanément la piste de danse.

Le lustre gît désormais au centre de la salle, une épave de lumière entourée de statues de cristal figées dans des poses d'effroi et d'extase. Le nombre de survivants, autrefois une légion d'ambitieux, n'était plus qu'une poignée de spectres errant parmi les décombres de leur propre désir. La musique de l'Orchestre Sans Visage reprit, plus lente, plus grave, comme le ronronnement d'un fauve repu.

Malachie se tenait toujours près de la colonne, ses mains retombées le long de son

corps comme des ailes brisées. Elara sortit de l'ombre, sa robe de bandages flottant dans le courant d'air glacial né du désastre. Elle s'approcha de lui, ses yeux gris reflétant les ruines de la splendeur. Elle ne pouvait pas sentir la chaleur de son souffle, ni le froid de la pièce, mais elle voyait la marque de la trahison briller sur son front, une rune de sang invisible pour tous sauf pour ceux qui avaient déjà tout sacrifié.

— Tu as obéi à la mécanique, murmura-t-elle, sa voix comme le froissement d'un parchemin ancien.

Malachie tourna la tête vers elle. Ses yeux étaient deux puits d'encre où se reflétait la mort du lustre. Il ne chercha pas à nier, il ne chercha pas à se justifier. Il était un Suivant, un rouage dans la grande horlogerie de la cour de Nacre. Sa nature n'était pas de protéger, mais de s'assurer que le sacrifice soit total, que la couronne d'épines trouve une tête digne de sa cruauté.

— Le Prince n'aime pas la foule, répondit-il d'un ton monocorde, une litanie de pierres froides. Il préfère le silence des tombes fleuries. Le bal doit s'épurer, Elara. La beauté est un poison qui demande une concentration absolue.

— Et moi ? demanda-t-elle, faisant un pas vers lui, défiant la distance qu'il tentait de maintenir. Suis-je un déchet que tu as oublié de balayer, ou une pièce de ton jeu de massacre ?

Le Suivant tendit une main vers elle, mais s'arrêta avant de toucher son visage de porcelaine. Il savait qu'elle ne sentirait rien, que son geste serait perdu dans l'abîme de son insensibilité. Il y avait dans ses yeux une étincelle de quelque chose de plus ancien que le royaume, une tristesse qui datait de la création des astres.

— Tu es la seule qui sache danser sur des éclats de verre sans saigner, Elara. Mais n'oublie jamais que dans ce palais, même l'ombre peut devenir un poignard.

La méfiance s'installa entre eux comme une forêt de fer poussant instantanément. Elara regarda les débris du lustre, où les âmes des prétendants semblaient encore palpiter sous la glace. Elle comprit que Malachie n'était pas son allié, mais le bourreau attiré d'une destinée qu'elle avait elle-même invoquée. Leurs chemins, bien que parallèles dans la douleur, étaient séparés par une rivière de mercure infranchissable.

Elle se détourna, son regard se portant vers les hautes fenêtres où la nuit commençait à se parer de teintes violacées, annonçant l'approche de l'heure fatidique. Le château de Nacre n'était plus un lieu de fête, mais un estomac de pierre en train de digérer les derniers restes d'humanité de ceux qui osaient rêver. Elle ne craignait pas la mort, car elle n'était déjà plus tout à fait vivante ; elle craignait l'immobilité, le fait de devenir l'une de ces statues de sel qui ornaient désormais la salle.

— Marche devant, Malachie, ordonna-t-elle, sa voix se chargeant d'une autorité nouvelle, forgée dans le sillage du désastre. Je veux voir tes mains. Je veux voir chaque geste que tu fais avant que tu ne décides que mon existence est devenue superflue.

Le Suivant inclina la tête, un mouvement d'une soumission trompeuse. Il reprit sa marche, traversant le champ de décombres cristallins avec une aisance de spectre. Elara le suivit, enjambant les bras de marbre et les visages de verre des disparus. Chaque pas était une transaction, chaque respiration un risque de voir ses poumons se transformer en jardins de givre.

Ils s'enfoncèrent dans les profondeurs du palais, là où les murs respiraient et où les miroirs ne reflétaient plus les visages, mais les péchés. Le silence qui les entourait n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, une attente vorace. Le Grand Bal des Ronces continuait, mais ses invités n'étaient plus que deux prédateurs se surveillant mutuellement dans une danse de trahison et de lumière morte. Au loin,

le tonnerre des citrouilles-canons résonna à nouveau, faisant vibrer les fondations de nacre et rappelant que l'aube, bien que prometteuse, ne se lèverait que sur un champ de ruines.

# Chapitre 9

## Le Sang des Ronces de Fer

Les dalles de nacre, jusque-là lisses comme le front d'un nouveau-né, se mirent à palpiter d'une fièvre obscure sous les pieds des derniers valseurs. Un gémissement de banquise qui se brise remplit l'espace, et de la nitescence opaline jaillirent des arborescences de fer froid, des ronces de métal noirci dont les pointes cherchaient le ciel comme les doigts d'un noyé. C'était une floraison de cauchemar, un jardin de larmes pétrifiées s'élevant en spirales acérées pour transformer la salle de bal en une cage de torture ornée de dentelle. L'Orchestre Sans Visage, perché sur une estrade de nuages solides, accéléra le tempo, les archets de crin de licorne griffant des cordes de boyaux d'astres pour une mélodie qui ressemblait au rire d'un miroir se brisant en mille éclats.

Elara ne sentit pas la première épine qui traversa sa chaussure de verre filé. Elle ne perçut pas davantage le croc de métal qui lui laboura la cheville lorsqu'elle amorça son premier tour de valse. Le sacrifice de son toucher était une armure invisible, un bouclier d'absence qui l'isolait de la vérité charnelle du monde. Elle évoluait avec une légèreté de spectre, une plume d'argent flottant au-dessus d'un champ de rasoirs. Autour d'elle, le bal n'était plus qu'une symphonie de chairs déchirées. Les prétendants restants, dont les visages étaient des masques d'effroi sertis de bijoux, tentaient de maintenir la cadence. Chaque pas était une transaction sanglante. On entendait le craquement des os contre l'acier, le bruissement des soies qui se déchiraient comme des ailes de papillons sous l'orage.

Le Suivant, sa silhouette de fumée et de jais, la guidait avec une précision d'horloger. Il ne semblait pas toucher le sol, ou peut-être que le fer l'aimait trop pour le blesser. Ses yeux, deux puits de nuit liquide, étaient fixés sur le visage d'Elara, cherchant une

faille, un tressaillement, une larme. Mais Elara était un automate de porcelaine fêlée. Ses yeux gris d'orage reflétaient l'éclat cruel des lustres de cristal qui pendaient du plafond comme des stalactites prêtes à tomber. Elle était l'algue dans le courant, le flocon de neige avant la boue. Elle pivotait, ses bras levés dans une grâce de cygne agonisant, tandis que sous ses pieds, les ronces de fer devenaient de plus en plus denses, un maillage serré de pointes empoisonnées.

La poussière d'étoiles, ce pollen mortel qui saturait l'atmosphère, tourbillonnait autour d'eux, attirée par la chaleur de leur mouvement. Elle se déposait sur les plaies ouvertes des autres danseurs, cristallisant instantanément leur sang en rubis fragiles. Pour Elara, le danger était silencieux. Ses poumons, déjà tapissés d'un givre ténu, s'alourdissaient à chaque inspiration. Le poison était une promesse de statuaire, une transformation lente de l'être en une relique de sel et de lumière.

Soudain, une note plus haute que les autres, un cri de flûte de jade, déchira l'air. Les citrouilles-cansons aux abords du palais tonnèrent en une salve assourdissante, faisant vibrer les murs de nacre. La vibration se propagea dans les ronces de fer, les faisant chanter d'un bourdonnement métallique. C'est à cet instant qu'Elara baissa les yeux sur elle-même.

Ses bandages de soie, ces langes blancs qui enveloppaient son corps comme les vestiges d'une chrysalide oubliée, changeaient de nature. À la hauteur de ses cuisses, de ses genoux, de ses chevilles, des taches d'un amarante profond s'étendaient avec une lenteur de marée. Le sang ne coulait pas ; il imbibait le tissu, dessinant des cartographies de douleur qu'elle ne pouvait éprouver. Elle était une aquarelle de pourpre sur un fond de neige. La saturation était telle que de petites perles rouges commençaient à s'envoler, emportées par la force centrifuge de la danse, constellation éphémère de rubis liquides flottant dans l'air saturé de poison.

— Vous dansez avec la mort comme si elle était une sœur perdue, murmura le Suivant, sa voix étant le froissement d'une lettre ancienne que l'on brûle.

Elara ne répondit pas. Ses lèvres scellées par la détermination ne laissaient passer qu'un souffle court, un nuage de vapeur qui scintillait sous la lumière des lampions. Elle sentait le poids de son corps diminuer, non pas par légèreté, mais par évaporation. Elle se vidait de sa substance pour nourrir le rythme du bal. Elle voyait une jeune femme s'effondrer à quelques pas, les jambes prises dans un étau de fer, son cri de douleur s'éteignant en une traînée de poussière d'argent alors que ses os se dissolvaient. Elara enjamba le corps avec une indifférence de déesse barbare. La pitié était un luxe que son système nerveux n'avait plus les moyens de s'offrir.

Le sol devint une mer de pointes mouvantes. Les ronces semblaient ramper, cherchant à s'agripper aux pans de sa robe, à s'insinuer entre les bandages pour atteindre la chair blanche. La danse se transforma en un exercice de haute voltige. Elara devait anticiper chaque torsion du métal, chaque soubresaut du palais qui respirait désormais avec une force de forge. Elle était une note pure dans un chaos de dissonances. Ses yeux gris viraient au violet, la couleur du crépuscule avant l'oubli, signe que le prix du vœu augmentait à chaque seconde de survie.

L'Orchestre Sans Visage entama le mouvement final. Les percussions, faites de battements de cœurs de géants endormis, frappaient un rythme si violent que la nacre du sol commença à se fissurer entre les ronces. De ces crevasses montait une vapeur verte, un parfum d'humus et de siècles oubliés. C'était l'haleine de la terre primordiale, celle qui réclame ses dettes.

Elara sentit une résistance. Une ronce plus épaisse, ornée de dents de scie en obsidienne, s'était enroulée autour de sa taille, déchirant la soie de ses bandages. Elle ne ressentit aucun déchirement, seulement une tension, comme si une ancre tentait de la retenir au fond de l'océan. Elle ne ralentit pas. Dans un geste d'une brutalité magnifique, elle pivota sur elle-même, laissant le métal mordre plus profondément, utilisant l'élan pour s'arracher à l'étreinte. Le tissu s'effiloça, révélant une peau striée de rubis, une géographie de cicatrices nouvelles qui s'ajoutaient aux anciennes.

Elle était désormais une flamme rougeoyante au centre de la tempête. Le Suivant la lâcha soudainement, s'effaçant dans les ombres portées par les piliers de corail. Elara se retrouva seule au centre de la piste, alors que les derniers survivants n'étaient plus que des statues de chair et de fer, figés dans des poses d'agonie éternelle. La musique s'arrêta net, laissant un silence plus tranchant que les épines.

Le sang d'Elara tombait goutte à goutte sur la nacre, chaque impact produisant le son d'une cloche d'argent. Les ronces de fer commencèrent à se rétracter, s'enfonçant dans le sol avec un bruit de succion, emportant avec elles les lambeaux de chair et de soie qu'elles avaient récoltés. La salle de bal redevint un désert de nacre polie, jonché de poussière d'étoiles et de cadavres de verre. Elara resta debout, vacillante, ses bandages saturés de son essence vitale, ses yeux fixés sur l'horizon où une lueur de soufre annonçait que l'aube, la grande dévoratrice, pointait ses premières dents d'or derrière les tours du château. Ses mains, qu'elle ne sentait plus, se fermèrent sur le vide, cherchant le fantôme d'un souvenir qu'elle avait déjà payé pour être ici.

# Chapitre 10

## Le Secret de la Reine

Le silence qui suivit l'arrêt des violons ne ressemblait en rien à une absence de bruit, mais plutôt à une neige de mercure tombant sur un lac de cristal noir. Dans cette arène de nacre où les souffles se figeaient comme des fleurs de givre, Elara avança, sa silhouette n'étant plus qu'une ombre découpée dans un parchemin de lune. Ses pas ne produisaient aucun son, car le sol lui-même semblait boire le poids de son existence, chaque battement de son cœur étant une pièce d'or jetée dans un puits sans fond. Devant elle, au sommet d'un escalier de vertèbres de verre, trônait la Reine des Coutures.

La souveraine n'était pas faite de chair, mais d'une architecture de dentelle d'argent et de soupirs solidifiés. Sa robe, un ouragan de soie pâle, s'étendait sur les marches comme une marée de lait qui refuserait de se retirer. Ses doigts, longs fuseaux d'ivoire poli, ne cessaient de tresser l'air, manipulant des fils si ténus qu'ils n'étaient visibles que lorsque la lumière du soufre les frappait, les transformant en éclairs de saphir. Le visage de la Reine était dissimulé derrière un masque de métal liquide, une surface de mercure où le reflet d'Elara se distordait, montrant non pas une jeune femme aux yeux d'orage, mais une constellation de blessures prêtes à éclore.

Elara gravit les marches, sentant l'atmosphère s'épaissir, chargée d'une odeur de roses brûlées et de foudre ancienne. À mesure qu'elle approchait, les fils qui dansaient entre les mains de la Reine semblaient s'enrouler autour de ses propres chevilles, non pour l'entraver, mais pour l'inviter à une communion de fibres et de sang. Chaque fil était un cri, une couleur, un fragment d'été volé à un amant ou le premier rire d'un nouveau-né, tout ce qui compose la trame fragile de ce que les mortels appellent le temps.

« Vous êtes venue réclamer le prix de votre danse, n'est-ce pas ? »

La voix n'émanait pas de la gorge de la Reine, mais semblait vibrer dans la moelle même des os d'Elara, comme si les piliers du château murmuraient un secret millénaire. La Reine ne bougea pas, ses doigts continuant leur ballet hypnotique, jetant des ponts de lumière entre le néant et la matière.

Elara tendit ses mains, ces membres qu'elle ne sentait plus, ces spectres de chair qui ne connaissaient plus la douceur d'une plume ou la morsure du froid. Elle ne répondit pas avec des mots, car les mots étaient des ancres trop lourdes pour cet océan de songes. Elle s'avança jusqu'à ce que son souffle vienne ternir le masque de mercure. D'un geste qui semblait dicté par la rotation des astres eux-mêmes, elle posa ses paumes sur les joues de métal.

Le contact fut une explosion de froid absolu, une plongée dans les eaux noires d'un ciel sans étoiles. Le masque ne résista pas ; il se liquéfia, coulant entre les doigts d'Elara comme une pluie de larmes d'acier. Et là, où aurait dû se trouver la majesté d'un visage, où auraient dû briller des yeux de diamant ou s'étirer des lèvres de velours, il n'y avait rien.

Un vide d'une pureté terrifiante.

Ce n'était pas une simple absence, mais une blessure béante dans la réalité, un gouffre où les galaxies venaient mourir pour renaître sous forme de poussière d'argent. La Reine des Coutures n'était qu'une enveloppe de splendeur jetée sur l'abîme. Elara comprit alors que le Grand Bal n'était pas une fête, mais une chirurgie céleste. La salle de bal n'était pas une piste, mais un métier à tisser colossal où chaque pas de valse, chaque goutte de sang, chaque souvenir sacrifié servait de fil de trame pour recoudre les bords de l'existence.

La Reine était le trou noir qui dévorait le monde, et ses coutures étaient les seuls liens qui empêchaient l'univers de se dissoudre dans l'oubli.

« Regardez bien, petite Affamée de Lumière, » vibra l'abîme. « Voyez-vous les fils qui vous relient à ceux qui sont tombés ? Voyez-vous le rouge de votre courage se mêler au bleu de leur agonie ? »

Elara baissa les yeux vers sa propre poitrine. De sa chair émanaient des milliers de filaments incandescents, des veines de lumière qui s'étiraient vers les statues de chair figées dans la salle, vers les citrouilles-canonnières qui se taisaient, vers les ronces qui dormaient sous la nacre. Elle était le noyau d'une toile d'araignée divine. La Reine n'utilisait pas les prétendants comme de simples offrandes ; elle les transformait en matière première, en soie vivante pour réparer son propre néant.

Le souvenir de sa mère, le goût du pain chaud, la sensation du vent sur sa nuque — tout ce qu'Elara avait cru posséder n'était que du fil en attente d'être dévidé. Elle sentit la première aiguille, une pointe de comète givrée, s'enfoncer dans son cœur. Elle ne hurla pas, car sa voix était déjà devenue une mélodie de flûte dans l'orchestre invisible.

La Reine des Coutures saisit le premier fil d'argent qui s'échappait de l'âme d'Elara et, d'un geste d'une grâce infinie, commença à broder une nouvelle aube sur le ciel de soufre. Les murs du château se mirent à palpiter comme des poumons d'obsidienne, se gorgeant de l'essence de la jeune femme. Le vide sous le masque se mit à briller d'une lueur lactée, se remplissant des images dérobées à l'esprit d'Elara : une forêt de sapins sous la neige, le reflet de la lune dans un seau d'eau, le poids d'un baiser jamais donné.

Elara ne disparaissait pas ; elle devenait le décor. Elle devenait la nacre sous ses pieds, l'éclat des lampions, le venin dans l'air. Sa conscience s'étirait, devenant aussi vaste que le Royaume, mais aussi fine qu'une aile de papillon de nuit. Elle réalisa que

le Prince n'était qu'une ruse, un appât de lumière pour attirer les âmes les plus denses, les plus riches en couleurs, afin de nourrir la grande couture du monde.

« Porter la couronne d'épines, c'est accepter de n'être plus qu'une frontière, » murmura le vide.

L'aube commença à mordre les tours du château, mais ce n'était pas le soleil des vivants qui se levait. C'était une clarté de sel et de phosphore, une lumière qui ne chauffait pas mais révélait la structure osseuse de la réalité. Elara, les bras ouverts, sentit les derniers lambeaux de son moi se transformer en dentelle. Ses yeux d'orage se fixèrent une dernière fois sur l'horizon de soufre, avant de devenir deux gemmes froides enchâssées dans le nouveau masque que la Reine était en train de forger.

Le rituel touchait à sa fin. Le château de Nacre n'était plus une prison, mais une armure recousue avec le sang d'une sainte qui ne croyait plus aux miracles. Dans le silence absolu de l'aube carnivore, une nouvelle Reine se tenait debout, drapée dans les souvenirs d'Elara, prête à attendre le prochain bal, tandis que sur le sol de nacre, une unique rose de fer venait de fleurir, nourrie par une larme de mercure qui n'appartenait plus à personne.

# Chapitre 11

## L'Heure de la Citrouille-Cœur

Le métronome de la fin du monde battait sous la cage thoracique de Malachie, un rythme sourd et visqueux qui faisait vibrer les dalles de nacre de la grande salle. Ce n'était plus un cœur d'homme qui s'agitait là, mais une mécanique végétale, une citrouille-cœur gorgée de foudres de sève et de pépins d'antimatière. À chaque pulsation, une onde de lumière orangée, grasse comme une huile sainte, transpirait à travers sa chemise en lambeaux, révélant la transparence de sa peau devenue fine comme une aile de libellule. Malachie n'était plus qu'un fruit mûrissant dans le verger du désastre, un réceptacle de chaos prêt à éclater pour raser les tours de cristal et les ambitions des fées.

Elara se tenait à ses côtés, immobile, pareille à une statue de sel oubliée par la marée. Ses yeux, d'un gris d'orage de plus en plus dense, scrutaient la luminescence morbide qui émanait du jeune homme. Elle ne sentait pas la chaleur suffocante que dégageait la poitrine de son compagnon, car le sens du toucher s'était évaporé de ses nerfs comme une rosée au soleil, laissant son corps étranger à lui-même. Pour elle, Malachie n'était qu'une image de douleur, un mirage de souffrance qu'elle ne pouvait plus appréhender que par la vue.

Autour d'eux, le Grand Bal des Ronces continuait sa sarabande macabre. L'Orchestre Sans Visage, juché sur une estrade de corail noir, accélérât la cadence, leurs archets de verre grinçant sur des cordes faites de tendons de sirènes. La poussière d'étoile flottait dans l'air, épaisse, une neige d'argent vénéneuse qui s'insinuait dans les poumons des danseurs, cristallisant leurs derniers souffles en de minuscules diamants de sang. Les courtisans, dont les visages n'étaient plus que des masques de porcelaine fêlée, tourbillonnaient avec une frénésie d'insectes attirés par un bûcher.

— Il est presque mûr, Elara, murmura une voix qui n'avait pas besoin de lèvres pour exister.

La Reine se tenait là, une silhouette tissée de nuit et de fils d'araignée lunaires. Ses yeux étaient deux puits de vide où se reflétait la citrouille-cœur de Malachie. Elle ne craignait pas l'explosion ; elle l'attendait. Elle désirait ce chaos pour fertiliser les jardins stériles de son royaume, pour transformer les ruines en un nouveau terreau d'éternité.

— Utilise-le, poursuivit la souveraine, ses paroles résonnant dans l'esprit d'Elara comme des griffes sur de la soie. Laisse-le se briser contre mon trône. Sa mort sera le soleil de ta liberté. Ton vœu t'attend dans les décombres de mon règne. Tu pourras redevenir de chair, tu pourras retrouver la chaleur du toucher, la douceur de la peau. Il suffit de le laisser s'éteindre.

Elara regarda Malachie. Le jeune homme avait les yeux révulsés, ses lèvres scellées par un givre émeraude. Ses mains griffaient le sol de nacre, y laissant des sillons de lumière ambrée. Il était la mèche d'une bombe qui allait dévorer l'histoire du Royaume de Nacre, et Elara tenait le briquet entre ses doigts de marbre. Elle voyait déjà son vœu, une perle de lumière pure flottant derrière les paupières de la Reine, la promesse de la fin du calvaire. Elle pourrait sentir à nouveau la brise, le froid de l'hiver, le contact d'une main. Elle pourrait cesser d'être ce mécanisme de survie, ce rouage de souffrance.

Mais Malachie gémit. Ce n'était pas un cri, mais le sifflement d'un vent d'automne s'engouffrant dans une forêt de ronces. Une larme de sève coula de son œil, brûlant la nacre du sol.

Elara comprit alors la symétrie cruelle de cet instant. Le Prince n'attendait pas une épouse, mais un sacrifice. Et elle était le prêtre de cette cérémonie. Utiliser Malachie

comme une arme, c'était parfaire le dessein de la Reine, c'était accepter que la beauté ne naisse que de la destruction. Si elle utilisait le cœur du garçon pour détruire la souveraine, elle deviendrait l'héritière de cette même cruauté, une Reine de cendres régnant sur un cimetière de merveilles.

Elle s'agenouilla devant lui, ignorant la poussière d'étoile qui commençait à geler ses propres poumons. Ses cheveux blancs, semblables à du lait tourné, s'étalèrent sur le sol comme une nappe de brouillard. Elle posa sa main — cette main qui ne sentait rien, qui n'était plus qu'un outil de bois blanc — sur la poitrine incandescente de Malachie.

La citrouille-cœur rugit. C'était une vibration primordiale, le cri d'une nature qui refuse d'être domestiquée par la mort. La chaleur était telle que les bandages de soie d'Elara commencèrent à se consumer, révélant les cicatrices argentées de ses anciens sacrifices. Elle ne sentit pas la brûlure, mais elle vit sa peau se craqueler, devenir de l'obsidienne sous l'effet de l'énergie de Malachie.

— Je refuse la couronne des ruines, murmura-t-elle, sa voix se mêlant au tumulte de l'orchestre.

Elle ne choisit pas de tuer la Reine. Elle ne choisit pas de sauver son vœu. Elle plongea ses doigts dans la plaie de lumière qui s'ouvrait dans le thorax du garçon. Elle chercha le noyau, la graine noire du désastre, le centre de la citrouille-cœur. Elle sentit, non pas par le toucher, mais par une sorte d'intuition spirituelle, le poids de la bombe. C'était un fardeau de colère et d'agonie.

Alors, au lieu de le diriger vers la Reine, elle l'aspira.

Elle ouvrit les vannes de son propre être, ce corps déjà à moitié vide, ce réceptacle de porcelaine fêlée. Elle devint le paratonnerre du chaos. L'énergie de la citrouille-cœur, au lieu d'exploser vers l'extérieur pour tout anéantir, reflua vers l'intérieur d'Elara.

Le spectacle était terrifiant de beauté. Des veines de feu vert galopèrent sous la peau de porcelaine de la jeune femme. Ses yeux d'orage s'embrasèrent, passant du gris au soufre, puis au blanc absolu. Malachie, libéré de la pression insoutenable du mécanisme, s'effondra, son cœur reprenant un rythme humain, faible et régulier comme le clapotis d'une source cachée.

La Reine poussa un cri de rage muette, un son qui fit éclater les miroirs dévoreurs d'âmes tout autour de la salle. Les éclats de verre tombèrent comme une pluie de larmes tranchantes, mais aucun ne toucha Elara. Elle était le centre d'un cyclone de lumière et de racines.

Son vœu, cette perle tant convoitée, commença à se dissoudre dans l'air saturé de poussière d'étoile. Elle le sentit s'évaporer. Elle renonçait à la sensation, elle renonçait à redevenir humaine. En absorbant le poison de Malachie pour le sauver, elle scellait son propre destin. Elle ne serait jamais l'épouse, jamais la ressuscitée. Elle devenait la gardienne, le rempart de chair morte contre l'éternité carnivore.

Le château de Nacre trembla sur ses fondations d'ossements. Les citrouilles-canon aux abords des remparts se turent, leurs mèches éteintes par un souffle froid venu des abysses. L'Orchestre Sans Visage s'arrêta brusquement, les musiciens se pétrifiant en statues de sel.

Dans le silence qui suivit, Elara se releva. Elle n'était plus l'Affamée de Lumière. Elle était une entité nouvelle, une chimère de nacre et de feu végétal. Sa robe de bandages n'était plus qu'une armure de filaments de cristal. Elle regarda ses mains : elles étaient devenues transparentes, traversées par des éclairs d'une lumière ancienne et cruelle.

Elle avait sauvé Malachie, mais au prix de son propre moi. Elle n'était plus Elara. Elle était la structure même du rêve qui refuse de mourir.

L'aube commença à mordre les tours du château, mais ce n'était pas le soleil des vivants qui se levait. C'était une clarté de sel et de phosphore, une lumière qui ne chauffait pas mais révélait la structure osseuse de la réalité. Elara, les bras ouverts, sentit les derniers lambeaux de son moi se transformer en dentelle. Ses yeux d'orage se fixèrent une dernière fois sur l'horizon de soufre, avant de devenir deux gemmes froides enchâssées dans le nouveau masque que la Reine était en train de forger.

Le rituel touchait à sa fin. Le château de Nacre n'était plus une prison, mais une armure recousue avec le sang d'une sainte qui ne croyait plus aux miracles. Dans le silence absolu de l'aube carnivore, une nouvelle Reine se tenait debout, drapée dans les souvenirs d'Elara, prête à attendre le prochain bal, tandis que sur le sol de nacre, une unique rose de fer venait de fleurir, nourrie par une larme de mercure qui n'appartenait plus à personne.

# Chapitre 12

## Le Dernier Pas de Danse

La voûte de nacre ne surplombait plus la salle de bal ; elle s'était muée en un dôme de perles liquides, oscillant comme la gorge d'un oiseau gigantesque sur le point de chanter sa propre mort. Sous ce ciel de craie et d'irisé, le sol n'était plus qu'une illusion de marbre, une nappe de brouillard figée où les reflets des danseurs défunts s'agitaient comme des poissons d'argent piégés sous la glace d'un étang millénaire. Elara se tenait au centre de ce vortex immobile, ses bandages de soie flottant autour d'elle tels des filaments de méduses égarées dans les abysses. Elle n'avait plus de nom, elle n'avait plus de chair ; elle n'était qu'une constellation de blessures cousues d'un fil blanc, une géographie de douleurs oubliées que le regard de la Reine parcourait avec une curiosité de prédatrice stellaire.

La Reine s'avança. Sa robe n'était pas faite de tissu, mais de nuits accumulées et de battements d'ailes de papillons de nuit. Ses lèvres, scellées d'une cire d'argent dont la lueur rappelait le mercure froid, ne bougeaient pas, pourtant son silence résonnait comme le fracas d'un glacier s'effondrant dans une mer de plomb. Elle tendit une main diaphane, et l'air lui-même se plia sous son geste. Des fils de soie lunaire jaillirent de ses doigts, des tendons de lumière pure qui cherchaient à s'insinuer dans les fêlures du masque d'Elara, à s'emparer de ce qui restait de son souffle pour en faire une broderie sur son manteau d'éternité.

Elara ne recula pas. Elle ne pouvait pas reculer, car ses pieds étaient enracinés dans le néant par le poids de ses propres sacrifices. Elle sentit la Reine lancer la première offensive, une onde de choc chromatique qui aurait dû réduire ses os en une fine poussière de quartz. Mais Elara utilisa ses cicatrices. Chaque marque sur sa peau de porcelaine, chaque sillon tracé par les vœux passés, devint une ancre psychique. Ses

plaies ne saignaient pas de rouge, elles exsudaient une mélasse de souvenirs sombres, une sève d'ébène qui agrippait la structure du rêve pour l'empêcher de s'effiloche. Elle était une épave de navire de cristal accrochée aux récifs du temps, refusant de sombrer dans l'océan de la Reine.

Le duel commença, une valse macabre où chaque pas modifiait la trajectoire des comètes. La Reine tournoyait, ses fils d'argent s'enroulant autour des membres d'Elara comme des lierres de givre, cherchant le pouls, cherchant la faille, cherchant la trace de l'humanité qui refusait encore de se soumettre. La musique de l'Orchestre Sans Visage devint un ouragan de violons désaccordés, une plainte de verre brisé qui saturait l'air de fréquences interdites. Elara ferma ses yeux d'orage. Elle ne voyait plus la salle de bal, elle voyait le réseau nerveux de l'univers, une toile d'araignée scintillante où chaque vibration était une menace de mort. Elle dansait sur le fil du rasoir, ses mouvements étant des prières muettes adressées à un dieu de fer et de ronces.

C'est alors que Malachie émergea des ombres, non pas comme un homme, mais comme une déchirure dans la tapisserie du monde. Il portait en lui une tempête de phosphore, une énergie de soleil agonisant qu'il avait volée aux entrailles du château. Son corps vibrait d'une fréquence insoutenable, sa peau se craquelant pour laisser échapper des rayons d'une lumière si jaune qu'elle semblait s'attaquer à la vue. Il comprit que le moment était venu de sacrifier la dernière étincelle de son être pour offrir à Elara le levier dont elle avait besoin. Il ne cria pas, son souffle était une émanation de soufre, mais il projeta son explosion interne vers les liens qui entravaient la jeune femme.

L'énergie de Malachie frappa le centre de la pièce comme une chute d'étoiles filantes sur un lac de mercure. La déflagration ne fut pas bruyante ; elle fut une éclosion de silence pur, une onde de chaleur bleue qui vint mordre les fils d'argent de la Reine. Sous l'impact, les liens se mirent à chanter une mélodie de cristal brisé avant de se transformer en une pluie de paillettes inoffensives. La Reine poussa un cri qui ne

sortit pas de sa bouche scellée mais de la structure même du château, un craquement de nacre qui fit trembler les fondations de l'éternité.

Libérée, Elara ne chercha pas à s'enfuir. Elle aspira la lumière résiduelle de Malachie, l'incorporant à ses propres ténèbres. Elle devint un trou noir de splendeur, une entité où le blanc et le noir s'épousaient dans un gris d'orage absolu. Elle saisit les mains de la Reine. Le contact fut celui de deux pôles magnétiques se rencontrant : un choc de foudre qui fit jaillir des étincelles de sel et de pétale de rose autour d'elles. Elara utilisa ses propres cicatrices comme des conduits, aspirant le vide de la Reine, son immortalité de poussière, pour l'injecter dans la réalité solide de ses souffrances.

Le château de Nacre commença à se métamorphoser. Les murs de coquillage se muèrent en chair pulsante, les lustres de diamant devinrent des yeux de faucon fixant l'infini. La lumière de l'aube, une clarté de soufre et de lait tourné, commença à filtrer par les vitraux éclatés. Ce n'était pas le jour des vivants, mais une aube carnivore, un matin de sel qui venait dévorer les derniers rêves de ceux qui n'avaient pas survécu au bal. La Reine, dépouillée de son aura de mystère, s'étiola comme une fleur de papier jetée dans un brasier de glace. Sa silhouette de brume s'effiloqua, ses fils d'argent se changeant en toiles d'araignées couvertes de rosée amère.

Elara sentit ses poumons se cristalliser. La poussière d'étoiles, ce poison céleste qui saturait l'air, commença son œuvre finale. Mais au lieu de la tuer, elle la forgeait. Chaque particule de lumière se déposait sur sa peau, remplaçant la porcelaine fêlée par une armure de diamant gris, une carapace de souvenirs pétrifiés. Elle n'était plus la victime, elle n'était plus la prétendante. Elle devenait le centre de gravité d'un nouveau royaume, un monde né de la fusion entre la splendeur et l'agonie. Ses yeux, autrefois d'orage, s'éteignirent pour devenir deux puits de nuit calme, deux bijoux noirs enchâssés dans un visage qui n'avait plus besoin de respirer pour exister.

Le rituel s'acheva dans un soupir de vent chargé de l'odeur du sang et du jasmin. Le château n'était plus une prison de nacre, mais un reliquaire de fer et de soie. Au

milieu de la salle dévastée, là où Malachie avait laissé son dernier souffle sous forme de cendres dorées, une unique fleur poussa à travers les dalles de marbre brisé. C'était une rose de fer, ses pétales aussi tranchants que des rasoirs, mais dont le cœur battait d'une lueur de mercure liquide. Elle était le fruit de ce bal interdit, la preuve que la beauté ne pouvait naître que de la destruction la plus absolue.

Elara, la nouvelle souveraine de ce royaume de cendres et de lumière, s'assit sur le trône de ronces qui émergeait du sol. Elle ne sentait pas les épines qui s'enfonçaient dans son corps de diamant. Elle ne sentait plus rien, car le prix de son vœu était l'oubli total de la chaleur humaine. Elle regarda l'horizon de soufre se teinter d'un or malade. Le Grand Bal des Ronces était fini, mais la danse éternelle de la nuit ne faisait que commencer. Elle leva une main, et d'un geste fluide comme le cours d'une rivière souterraine, elle commanda au silence de s'installer sur le monde. Les fils d'argent de la Reine, désormais dociles, se tissèrent autour d'elle pour former un cocon d'éternité froide.

Dans le silence absolu de l'aube carnivore, une unique larme de mercure s'échappa de l'œil d'Elara. Elle tomba sur le sol de nacre, ne faisant aucun bruit, avant de se figer pour toujours, tel un secret que personne ne viendrait jamais déterrer. La rose de fer, nourrie par cette ultime parcelle d'humanité, ouvrit son dernier pétale, révélant en son centre le reflet d'une fille qui avait autrefois rêvé de lumière, avant de comprendre que la seule clarté qui ne s'éteignait jamais était celle qui brûlait au cœur du vide. La couronne d'épines se posa d'elle-même sur son front de lait, et le Royaume de Nacre retint son souffle, attendant que la nouvelle Reine prononce le premier mot d'un monde qui ne connaîtrait plus jamais le sommeil.

# Chapitre 13

## L'Aube des Écorchés

L'aurore s'étira sur les ruines du Royaume de Nacre comme un soupir d'ambre sur un linceul de givre. Le ciel, débarrassé des lambeaux de la nuit, n'était plus qu'une plaie d'or pâle où flottaient les cendres des miroirs brisés. Sous le dôme effondré de la salle de bal, le silence ne ressemblait plus à une absence de bruit, mais à une substance lourde et laiteuse, une neige invisible qui étouffait le souvenir des cris et le fracas des citrouilles-canons. Elara se tenait debout au centre du désastre, une silhouette d'ivoire pur émergeant d'un océan de débris scintillants. La couronne d'épines, tressée d'un métal plus ancien que le temps, s'était enracinée dans son front de porcelaine, ses pointes s'abreuvant de la clarté astrale plutôt que de sang. Elle n'était plus une femme, mais une cathédrale de verre, un monument de solitude dressé face à l'immensité d'un monde qui venait d'oublier comment respirer.

Autour d'elle, les fées d'argent n'étaient plus que des statues de sel, leurs bouches scellées pour l'éternité, leurs ailes pétrifiées en de fragiles dentelles de quartz. La Reine, cette ombre de soie et de venin, s'était dissoute dans les premières lueurs du jour, laissant derrière elle un trône de ronces vides et un parfum de roses brûlées. Elara baissa les yeux vers ses mains. Ses doigts, fins comme des tiges de lys, ne tremblaient pas. Ils ne pouvaient plus trembler. Ils appartenaient désormais à la statuaire céleste, lisses, froids, insensibles aux morsures du vent qui s'engouffrait par les brèches du palais. Elle était la gardienne du vide, la souveraine d'un royaume de poussière d'étoile et de rêves calcinés.

À ses pieds, gisant parmi les éclats de rubis et les plumes de corbeaux, Malachie semblait n'être qu'une ombre s'effaçant sous la lumière impitoyable du soleil. Son visage était une carte de souffrances éteintes, ses yeux clos sur un dernier cauchemar.

La mort, dans ce royaume, n'était pas un repos, mais une cristallisation. Déjà, une fine pellicule d'opale recouvrait ses traits, menaçant de le transformer en une énième parure pour la galerie des égarés. Elara sentit le vœu palpiter dans sa poitrine, là où son cœur, autrefois battant de terreur et d'espoir, n'était plus qu'une pierre de lune enchâssée dans une cage de côtes de porcelaine. Le vœu était la dernière étincelle de la Rose de Fer, une promesse de création nichée au creux du néant.

Elle s'agenouilla, et le craquement de ses articulations de céramique résonna comme une note de harpe brisée dans la nef déserte. Elle posa ses mains sur le front du jeune homme. Elle ne sentit pas la tiédeur de sa peau, ni la douceur de ses cheveux sombres qui ressemblaient à des algues dérivant sur une mer de marbre. Elle ne sentait que le contact minéral du monde, une topographie de duretés variées. Le toucher, ce lien sacré entre les âmes, lui avait été arraché pièce par pièce pour payer son ascension. Elle était une idole incapable de caresser ce qu'elle aimait.

— Reviens, murmura-t-elle, et sa voix n'était plus qu'un tintement de cristal heurtant le givre, une mélodie dépourvue de souffle humain. Reviens de la rive des ombres, Malachie. Que le sang coule à nouveau comme un fleuve de feu sous ta peau, et que tes poumons se gonflent du parfum de l'aube.

Elle offrit le vœu. Ce ne fut pas une explosion de lumière, mais une lente infusion de couleurs. La poussière d'étoile qui saturait l'air, ce poison scintillant qui avait pétrifié tant de poitrines, fut aspirée par les pores du jeune homme. Le gris de sa chair se mua en une nuance de pêche et de vie. Elara regarda, avec une fascination dénuée de sensation physique, le miracle s'opérer. Les veines de Malachie se redessinèrent sous sa peau comme les racines d'un arbre s'éveillant après un hiver millénaire. Son cœur, une petite bête effarouchée, recommença à frapper contre ses côtes, un tambourinement sourd qui semblait étrangement bruyant dans ce monde de silence pétrifié.

Malachie ouvrit les yeux. Ses pupilles n'étaient plus des gemmes éteintes, mais deux

orbes de terre sombre, profonds et vibrants, baignés de larmes bien réelles. Il inspira, un long gémississement de douleur et de surprise, car l'air du monde était une brûlure pour celui qui revenait de l'éther. Il était humain. Il était vulnérable. Il était vivant.

— Elara ? souffla-t-il, sa voix s'élevant comme une fumée légère dans l'air froid.

Il tendit une main vers elle, un geste de dévotion et de détresse. Lorsqu'il saisit le visage de la jeune femme, Elara ne ressentit rien d'autre qu'une légère pression mécanique. Elle voyait ses doigts contre sa joue, elle voyait la chaleur qui émanait de lui comme une aura dorée, mais pour elle, c'était comme si une branche morte s'était posée contre un mur de palais. La chaleur de Malachie, ce feu sacré qu'elle avait racheté au prix de son être, lui était irrémédiablement interdite. Elle était une reine de nacre, et lui était un fils de l'argile.

— Je suis là, répondit-elle, mais ses lèvres ne s'étirèrent pas en un sourire.

L'expression de Malachie changea. L'émerveillement de la résurrection se mua lentement en une horreur sourde. Il caressa le bras de celle qu'il avait cherché à sauver, mais ses doigts ne rencontrèrent que la perfection glacée d'une poupée de luxe. Il n'y avait plus de pouls sous cette peau translucide, plus de frisson sous son effleurement. Les yeux d'Elara, d'un gris d'orage figé, ne cillaient plus. Elle était devenue la plus belle relique du Royaume de Nacre, une sainte de vitrail dont le vœu avait créé un paradis pour un homme seul, au milieu d'un cimetière de splendeurs.

— Tes mains... elles sont si froides, Elara. Pourquoi ne puis-je plus sentir ton cœur ?

— Mon cœur est devenu le socle de ce monde, Malachie, dit-elle, et chaque mot semblait être une perle tombant sur un sol de métal. Je t'ai rendu le souffle, mais j'ai perdu la capacité de respirer avec toi. Je t'ai rendu le sang, mais je suis devenue le calice qui le contient.

Malachie se releva, chancelant, ses jambes humaines peinant à supporter le poids de cette existence retrouvée. Autour d'eux, les ruines commençaient à se transformer. Les ronces ne cherchaient plus à dévorer les corps, elles se couvraient de feuilles d'argent pur, et les fontaines taries se remettaient à couler, libérant un vin de lumière qui chantait en dévalant les marches brisées. Le vœu d'Elara avait guéri le royaume de sa malveillance, mais il l'avait transformé en un jardin clos, magnifique et mortellement paisible, où le temps n'avait plus de prise.

Il tenta de la prendre dans ses bras, de réchauffer cette idole de porcelaine avec le brasier de sa propre vie. Il enfouit son visage dans son cou, cherchant l'odeur de la peur, de la sueur, de l'humanité. Il ne trouva que le parfum de l'encens ancien et de la neige fraîche. Elara resta immobile, les bras ballants, telle une statue attendant que le siècle passe. Elle voyait l'agitation de Malachie, elle comprenait sa détresse comme on lit un poème écrit dans une langue oubliée, mais elle ne pouvait plus partager sa vibration.

— Parle-moi encore, supplia-t-il, ses larmes mouillant la robe de bandages de soie d'Elara. Dis-moi que tu es encore là, derrière ce masque de lune.

— Je suis la Reine, murmura-t-elle, et le mot sembla sceller une porte dans l'air. Et une Reine n'appartient pas à un homme. Elle appartient à l'éternité.

Elle se détacha doucement de lui. Le mouvement fut d'une grâce inhumaine, une glissade de cygne sur un lac de mercure. Elle monta les marches vers le trône de ronces, qui s'ouvrirent devant elle comme des serviteurs dociles. Chaque pas qu'elle faisait laissait une trace de givre sur la pierre. Elle s'assit, et la couronne d'épines brilla d'un éclat insoutenable, captant tous les rayons du soleil naissant pour en faire une auréole de feu froid.

Malachie resta seul en bas des marches, un point de chair rouge et fragile dans cette immensité de nacre. Il comprit alors que le prix du miracle n'était pas la mort, mais

une survie asymétrique. Il était condamné à vieillir, à aimer et à souffrir dans un palais de perfection immobile, sous le regard d'une souveraine qui l'avait sauvé mais qui ne pourrait jamais plus le toucher.

Le soleil finit par franchir l'horizon, inondant les ruines d'une clarté de diamant. Les oiseaux de cristal s'envolèrent des corniches effondrées pour entonner un hymne à la nouvelle aube. Elara, assise sur son trône, regardait l'horizon, ses yeux gris reflétant l'infinité des possibles qui ne l'émouvraient plus jamais. Elle était la gardienne du rêve, la protectrice de la beauté absolue, et dans son cœur de pierre de lune, un seul regret subsistait, aussi ténu qu'un fil de soie : le souvenir lointain de ce qu'était la chaleur d'une main dans la sienne, avant que l'éternité ne vienne tout pétrifier.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Minuit tue les rêveurs"*

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)